



**HAL**  
open science

## La théorie française du signe après Saussure

Marie Renoue

► **To cite this version:**

Marie Renoue. La théorie française du signe après Saussure. Pour connaître la science des signes. Introduction à la sémiotique, 2001. ⟨hal-03850169⟩

**HAL Id: hal-03850169**

**<https://hal.science/hal-03850169v1>**

Submitted on 12 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# LA THEORIE FRANCAISE DU SIGNE APRES SAUSSURE

## Introduction

Qu'à la théorie américaine du signe dessinée par Charles Sanders Peirce (1839-1914) s'oppose celle européenne principalement influencée par Ferdinand de Saussure (1857-1913) est chose entendue<sup>1</sup> et évidente pour la majorité des historiens de la sémiologie. A en croire Tullio De Moro (CLG, éd.1972 : 1986, 368), la France serait même *le pays où l'influence de Saussure a été la plus universellement* reconnue. Malgré les restrictions portées à cette affirmation par Georges Mounin<sup>2</sup> qui évoque l'admiration unanime des linguistes français pour le professeur genevois de la grammaire comparée, qu'il enseigna pendant dix années à l'École des Hautes Etudes de Paris, et les réticences de ses confrères envers le théoricien du *Cours de linguistique générale* (CLG), il convient en effet de souligner l'importance de F. de Saussure dans la pensée française contemporaine, qu'il s'agisse non seulement de linguistique, de sémiologie<sup>3</sup>, mais aussi d'ethnologie avec C. Lévi-Strauss, de philosophie avec M. Merleau-Ponty, J. Derrida ou même de psychanalyse. Générateurs du structuralisme à venir, les travaux du linguiste semblent l'élément de référence obligé, ceux avec lesquels ou contre lesquels il faut compter, quitte à distinguer et à opposer le Saussure de la grammaire comparée, celui du CLG ou encore celui des *Anagrammes*<sup>4</sup>.

La théorie du signe que nous présente le théoricien de la linguistique moderne dans le CLG n'est certes pas apparue *ex nihilo*. Héritier polyglotte du passé, Saussure semble un point dans la longue tradition du signe, tradition à laquelle nombre de lecteurs et d'interprètes<sup>5</sup> de Saussure font référence. Panini, le grammairien indien des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.C., aurait ainsi influencé la notion saussurienne de signe zéro. Il semble aisé de retrouver la dualité du signe saussurien dans la distinction aristotélicienne entre signifié et signifiant, distinction qui passant par Crisippe, Augustin et Suger aurait gagné l'époque moderne. Les postulats de l'arbitraire et de l'immuabilité du signe linguistique paraissent également des survivances du *Cratyle* de Platon où thèses conventionnaliste et naturaliste s'opposent plus ou moins en vain, mais aussi des allusions au conventionnalisme de Whitney auquel Saussure fait référence à plusieurs reprises dans le CLG. Si évoquer la tradition permet d'historier la pensée saussurienne, voire de la situer pour s'en démarquer, comme semble le faire Julia Kristeva, il ne faut néanmoins pas en minimiser la spécificité ni l'effort de cohérence et de précision.

Avec la notion de système dont il dépend, le signe apparaît comme une des clefs de voûte de la construction saussurienne. Arbitraire et binaire, le signe est défini dans le CLG comme la *combinaison du concept et de l'image acoustique*, ou encore *du signifié et du signifiant* (CGL, 99 [133]), l'objet ou le *référént* étant exclu. Pour Saussure, *tout se passe entre l'image auditive et le*

---

<sup>1</sup>Cette opposition entre les théories et sémiologies outre-Atlantique apparues en concomitance et indépendamment l'une de l'autre doit cependant être nuancée. De même que Saussure a été plus ou moins bien accueilli en Amérique, Peirce a eu en France un accueil variable; ainsi, G. Deledalle et "son école de Perpignan" ont-ils marqué très tôt leur adhésion aux thèses peirciennes et il n'est pas rare de voir en sémiologie visuelle en particulier une référence souvent implicite aux distinctions peirciennes.

<sup>2</sup>G. Mounin (1968'', 76 s.) présente ainsi les réticences des linguistes français, l'adhésion de G. Meillet, ami de Saussure, pour le comparatisme, mais son silence sur le *Cours* qu'il ne semble guère comprendre, l'attitude changeante d'E. Benveniste reconnaissant en 1963 la portée de la pensée saussurienne.

<sup>3</sup>Saussure évoque la sémiologie encore inexistante en ces termes : *on peut concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale; nous la nommerons sémiologie (du grec σημειον, "signe"). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. la linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, [...]* (CLG, 1986, 33). Notons néanmoins l'allusion antérieure de J. Locke à une nouvelle science appelée sémiologie.

<sup>4</sup>J. Kristeva (1969), L.J. Calvet (1975), R. Barthes (1973 : 1985, 225-26) ... sont ainsi amenés à distinguer deux aspects du Saussure de la synchronie pour rejeter le systématisme et le statisme du CLG en faveur de l'aspect plus novateur, ouvert au processus sémiotique et à *l'or du signifiant* (suivant l'expression de R. Barthes) des *Anagrammes*, 150 cahiers de notes sur le vers saturnien. La rédaction posthume du CLG (en 1916) à partir de notes d'étudiants recueillies par Bally et Séchehaye fournit évidemment un argument pour restreindre sa portée, sans attaquer trop violemment et directement le professeur.

<sup>5</sup>Pour une synthèse sur la question des précurseurs de Saussure, cf. T. de Mauro CLG, 1972 : 1986, 380-389. Sur le signe dans l'antiquité, la période médiévale, cf. les résumés de J. Kristeva 1972' et 1981, de P. Ricoeur 1973.

*concept, dans les limites du mot (ou du signe) considéré comme un domaine fermé, existant pour lui-même (CGL, 158-59 [231]).* Cette exclusion du référent et la définition du signe comme unité binaire d'un système clos s'opposent au modèle américain triadique présenté par Peirce, logicien fort éclectique épris d'axiomatique, qui propose un modèle triangulaire et extensible où le signe ou représentamen est considéré en relation avec un objet et un interprétant (le sens). Si cette opposition entre les deux théories du signe outre-Atlantique semble corrélable à la formation et à la quête différente des deux chercheurs et si elle rend compte de la spécificité des démarches sémiologiques américaine et européenne actuelles, il convient cependant de ne pas négliger les clivages et les dissensions qui sont apparues au sein de ces postérités.

Ce devenir extrêmement variable de la théorie du signe apparaît évidemment dans la recherche française. Des divergences d'avec la théorie saussurienne apparaîtront ainsi comme le résultat presque naturel de la reprise, de la révision ou d'explicitations de certaines options saussuriennes sur les caractères du signe, l'arbitraire ou la linéarité du signifiant. D'autres courants naîtront de l'exploitation de tel ou tel aspect de la définition du signe comme unité négative et relationnelle considérée en fonction de sa place dans le système (E. Benveniste, A.J. Greimas, ...) ou encore comme unité substantielle et oppositive définie par sa différence d'avec les autres éléments (A. Martinet, B. Pottier, ...). La dimension du signe, son domaine et la portée du modèle linguistique donneront également naissance à des travaux différents, contradictoires, voire critiques. Nous ne désirons pas reprendre ici toute cette tradition, mais évoquer les figures qui nous semblent les plus significatives des tensions et des directions prises par les chercheurs français vis-à-vis de la théorie saussurienne du signe.

## **I. Extension et limitation du champ sémiologique entre R. Barthes et G. Mounin**

### **1. Roland Barthes : une sémiologie de la connotation**

R. Barthes est certainement le plus illustre des sémiologues français, celui qui a vulgarisé le premier et avec le plus d'audience la sémiologie, que ce soit par le biais d'ouvrages théoriques ou par celui d'exercices pratiques. Cet *aventurier de la sémiologie* nous livre en fait au fil de ses ouvrages une réflexion complexe et mobile où la théorie saussurienne, enrichie par les apports du danois L. Hjelmslev et d'A. Martinet, apparaît comme la promesse d'une description et d'une critique possibles des systèmes idéologiques, avant de devenir entre 1957 et 1963 l'origine d'une *Systématique* et d'être petit à petit reniée en faveur d'une réflexion sur le Texte<sup>1</sup>.

### **Le signe barthésien : décomposition analytique et composition connotative**

Dans les ouvrages du Barthes structuraliste, le signe est à la fois celui de Saussure et celui de Hjelmslev. Se référant à la définition du signe et de la valeur saussuriens, l'auteur des « *Éléments de sémiologie* » (1964 : 1985, 19-85) présente en effet le signe comme étant composé d'un signifiant et d'un signifié, comme le produit du procès de signification qui unit les deux composantes du signe. Il précise également que cette distinction entre le signifiant et le signifié n'a qu'une valeur classificatoire, car le signe, défini par opposition avec les autres signes, vaut aussi par ses entours et parce que ses composants, issus du découpage simultané de deux masses amorphes (celles des idées et des sons chez Saussure *CLG*, 156), sont termes et rapports. Passant de la terminologie saussurienne à celle de Hjelmslev, Barthes trouve chez le maître danois des éléments qui vont conforter son aventure sémiologique personnelle et fournir l'amorce d'une réflexion analytique qui l'invitera à **décomposer ou sur-composer le signe**. Il évoque ainsi la décomposition des plans de l'expression (assimilé au signifiant) et du contenu (le signifié) en formes et substances, distinction qui lui permettra d'opposer différents signes et systèmes sémiologiques. Et surtout, il reprend et complète le modèle hjelmslévien des systèmes connotatifs.

---

<sup>1</sup>Dans une conférence prononcée en Italie, reproduite dans le journal *Le Monde* du 7 juin 1974, puis comme préface dans *L'aventure sémiologique* (1985, 9-14), R. Barthes évoque son évolution face à la théorie saussurienne, après l'exaltation, la *Systématique* qui mène au "*plaisir*" dans le signifiant, puis à l'*abandon du modèle structural* pour un *recours à la pratique du Texte totalement différent*. Ce Texte, précise-t-il, *n'est pas un ensemble de signes fermés, doués d'un sens qu'il s'agirait de retrouver, c'est un volume de traces en déplacement; l'instance du Texte n'est pas la signification, mais le Signifiant, dans l'acception sémiotique et psychanalytique de ce terme; [...].*

Dans les *Prolégomènes à une théorie du langage* (1943), Barthes trouve en effet la formalisation d'un thème qui le préoccupait déjà dans *Degré zéro de l'écriture* (1953) et *Mythologies* (1957), à savoir la description de l'idéologie sous-jacente au texte, donc la possibilité de mettre en évidence sous le langage patent du texte une sorte de langage indirect qui transmettrait des valeurs. Dans le modèle de Hjelmslev, la **sémiotique connotative** apparaît comme un système second, le plan de l'expression du système connoté étant constitué lui-même par un système de signification (soit en reprenant la terminologie du linguiste danois : (ERC)RC, où E représente le plan de l'expression, C celui du contenu et R la signification coïncidant avec le relation). Les **métalangages**, comme par exemple la sémiologie ou même la simple description des journaux de Mode qui *parle les significations du vêtement*, sont définis en regard comme des systèmes dont le plan du contenu est constitué d'un premier système (soit : ER(ERC)). Complexifiant le modèle par la prise en compte du langage comme métalangage, c'est-à-dire comme constituant un premier décrochage par rapport au réel, Barthes nous présente un modèle à trois niveaux qu'il peut encore agrandir par la prise en compte de l'analyse :

Sa	Sé		4 Analyse
	Sa : rhétorique	Sé : idéologie	3 Connotation
Sa	Sé		2 Dénotation : Métalangage
	Sa	Sé	1 Système réel

Si Barthes s'inspire beaucoup du théoricien danois, il s'en démarque cependant en complexifiant son modèle et en déclarant son attrait pour la connotation rejetée par Hjelmslev du domaine de la sémiotique. Pour le sémiologue français, *l'avenir est sans doute à une linguistique de la connotation, car la société développe sans cesse, à partir d'un système premier que lui fournit le langage humain, des systèmes de sens seconds et cette élaboration, tantôt affichée, tantôt masquée, rationalisée, touche de très près à une véritable anthropologie historique* (1964 : 1985, 78). Le champ d'investigation de Barthes se dessine, immense et proliférant; il s'agit d'approcher *de la vie des signes au sein de la vie sociale*, ainsi que l'annonçait la définition saussurienne de la sémiologie, de traiter du système connotatif aux *connotateurs* (les signifiants de la connotation) *discontinus, "erratiques", naturalisés par le message dénotatif* qui les véhicule, et aux signifiés *globaux et diffus*, et au-delà de considérer l'idéologie de la société historique qui construit et parfois déconstruit ses signes. Passant de la sémiotique de la dénotation à celle de la connotation, le sémiologue part d'un système de signes fermé tel que l'envisageait Saussure et accède au **monde du discours**, à *un système ouvert, qui communique avec le monde par la nomenclature explicite des signifiés mondains* (1967, 281). L'intérêt de Barthes pour les systèmes non-linguistiques élargit à l'envi le domaine de recherches qu'il inaugure.

### Une sémiologie des objets "verbalisés" de la culture

Dès 1953, R. Barthes avait indiqué l'expansion inévitable du champ de la sémiologie en ces termes : *prospectivement, la sémiologie a donc pour objet tout système de signes, quelle qu'en soit la substance, quelles qu'en soient les limites : les images, les gestes, les sons mélodiques, les objets, et les complexes de ces substances que l'on retrouve dans des rites, des protocoles ou des spectacles constituent sinon des "langages", du moins des systèmes de signification* (1953, 79). Saussure avait lui-même envisagé des études de signes non-linguistiques, comme par exemple le langage des sourds et muets, l'alphabet, les formes de politesse, les rites symboliques, les signes militaires, les coutumes ou même la mode<sup>1</sup> qui, mentionnée également dans quelques pages fort saussuriennes de N. S. Troubetzkoy, retint l'attention de R. Barthes de 1957 à 1963.

Cette investigation de domaines non-linguistiques l'invite à distinguer différentes sortes de signes et à réviser la portée de certaines thèses saussuriennes. Il distingue ainsi le signe linguistique du signe sémiologique en prenant en compte les **substances** des uns et des autres, substances qui, rejetées par Hjelmslev de sa définition du signe comme corrélation des formes de l'expression et du contenu, semblent en fait être définies comme les simples supports d'articulations sémiques (des

<sup>1</sup>In *CLG* voir les mentions de systèmes non-linguistiques p.33, 35, 101, 103 et de la mode p.110, 209 et 281. In Troubetzkoy 1949 : 1976, 19, cf. une analyse "phonologique" du costume ethnologique.

supports qui peuvent être déjà articulés (formés) à un autre niveau d'analyse, par exemple dénotatif). Le sémiologue note ainsi que de nombreux *systèmes sémiologiques (objets, gestes, images) ont une substance de l'expression dont l'être n'est pas dans la signification : ce sont souvent des objets d'usage, dérivés par la société à des fins de signification* (1964 : 1985, 40)<sup>1</sup>. Nommés **fonctions-signes**, ces signes d'origine utilitaire se sont vus dotés de sens par une sorte de fatalité de la sémantisation qui fait que *dès qu'il y a société, tout usage est converti en signe de cet usage : l'usage du manteau de pluie est de protéger contre la pluie, mais cet usage est indissociable du signe même d'une certaine situation atmosphérique ...* Le signe ainsi constitué peut néanmoins être refunctionalisé par la société; par un mouvement complémentaire, la fonction est en quelque sorte représentée par un système second *qui est de l'ordre de la connotation*.

Distinguant par commutation (variation significative) les unités signifiantes du système de la Mode, R. Barthes remarque également que les unités syntagmatiques en jeu sont composites, qu'elles contiennent un élément invariant, le support de la signification, et un variant. Ainsi en va-t-il par exemple de l'opposition : cardigan à col ouvert et cardigan à col fermé (1967, 70-71). Cet exemple lui permet de hiérarchiser en quelque sorte les supports, de distinguer le col comme support (S) du cardigan comme objet (O), et de formaliser ce qu'il appelle une **matrice signifiante** (OSV : Objet-Support-Variant). Son étude de la mode l'invite évidemment à proposer une révision de la définition strictement oppositive et différentielle du signe saussurien *dans les systèmes sémiologiques, où la matière n'est pas originellement signifiante, et où par conséquent les unités comprennent (globalement) une partie positive (c'est le support de la signification) et une partie différentielle, le variant; dans une robe longue/courte, le sens vestimentaire imprègne tous les éléments (ce en quoi il s'agit bien d'une unité signifiante), mais le paradigme ne saisit jamais que l'élément final (long/court), cependant la robe (support) reste bien une valeur positive* (1964 : 1985, 65).

Prenant également en compte la **matière** (nécessaire mais non suffisante du signifiant) qu'il différencie de la substance (qui peut être immatérielle), R. Barthes distingue des systèmes mixtes où des matières différentes sont en jeu (par exemple les sons et les images du cinéma) des systèmes de signes typiques, c'est-à-dire *portés par une seule et même matière* (1964 : 1985, 45). Notons enfin l'existence de systèmes "erratiques", dont les signes sont discontinus et séparés. Nous avons traité plus haut des systèmes connotatifs; la connotation, n'épuisant jamais la signification, laisse toujours une place au dénotatif. R. Barthes cite *les signaux du code routier " en acte "* qui sont séparés par de longs espaces.

Nous avons évoqué l'intérêt de Barthes pour les systèmes non-linguistiques. Ses écrits théoriques sur la sémiologie de l'image, ses analyses de la publicité pour les pâtes Panzani sont aussi célèbres que son *Système de la Mode* (1961 et 1964 : 1982, 9-42). Il convient cependant de préciser, ainsi que le note R. Barthes dans la préface de ce livre, que c'est de la **mode écrite** et non de la mode réelle dont il s'agit. Cette référence à une transcription semble pouvoir être mise en relation avec la stratification des signes et l'intérêt du sémiologue pour les langages seconds et pour la connotation. Elle est aussi le fruit d'un positionnement théorique qui marque un divorce radical d'avec le modèle saussurien. En effet, s'éloignant des modèles des linguistes suisse et danois par l'ouverture sociale du système sémiologique et par la prise en compte de la substance et de la matière rejetées par les "formalistes", R. Barthes marque encore son opposition en renversant la proposition saussurienne sur l'inclusion du linguistique dans le sémiologique.

Insistant sur le faible degré d'autonomie des systèmes non-linguistiques à l'égard de **la langue**, Barthes invite à retourner l'*inconfortable* postulat saussurien. D'après lui, *il paraît de plus en plus difficile de concevoir un système d'images ou d'objets dont les signifiés puissent exister en dehors du langage : percevoir ce qu'une substance signifie, c'est fatalement recourir au découpage de la langue; il n'y a de sens que nommé, et le monde des signifiés n'est autre que celui du langage* (1953, 89). Barthes explicite davantage sa position dans les « *Eléments de sémiologie* »; le sens naît d'une discontinuité, d'une articulation, *c'est-à-dire de la division simultanée de la nappe signifiante et de la nappe signifiée*, et c'est le langage qui est le *domaine des articulations*, c'est lui qui en quelque sorte *divise le réel* (1964 : 1985, 52, 58). Certes, l'auteur précise qu'il existe des systèmes rudimentaires de

---

<sup>1</sup>Sur la fonction-signes, voir également *Système de la mode* 1967, 266-270.

signes discontinus, par exemple la signalisation routière, mais les syntagmes iconiques, fondés plus ou moins sur l'analogique, ont besoin de la parole articulée (la légende de l'image) pour les doter d'un discontinu qu'elles n'ont pas.

Si la thèse barthésienne a donné le jour à de nombreux commentaires critiques de la part des sémiologues du visuel<sup>1</sup>, il faut convenir qu'elle témoigne de la difficulté de saisir et de décrire le sens des images et du réel en dehors de toute verbalisation. Elle légitime par ailleurs sa méthode d'analyse de la publicité pour les pâtes Panzani, à savoir partir des signifiés à la recherche des signifiants qui leur correspondent. Dans « Rhétorique de l'image » (1964 : 1982), il précise les rapports qu'entretiennent **l'image et le linguistique**; l'image étant polysémique, le langage (les légendes) aurait pour fonction de fixer la *chaîne flottante des signifiés*. A cette fonction d'*ancrage*, il faut ajouter celle de *relais*, le texte apportant alors une information exclue de l'image. Traitant de **l'image** proprement dite, il prend garde en évoquant leur valeur dénotative de différencier le dessin de la photographie qui, *analogique et non-codée*, ne nécessiterait *aucun savoir autre que celui de la perception*. Il précise néanmoins que l'image photographique dénotée, sans code et continue, serait en elle-même une sorte d'*utopie*, une image dé-connotée dépourvue de sens, mais pleine de virtualités sémantiques. En réalité fortement connotée, l'image ferait partie de ces systèmes connotatifs erratiques aux signifiants (ou connotateurs) discontinus. Connotations perceptives, cognitives et idéologiques se mêlent par le jeu signifiant des truquages, des poses, le choix des objets, l'éclairage, l'esthétisme ou même l'enchaînement des images. La falsification lui paraît d'autant plus sournoise que l'enregistrement photographique, l'absence de code, *renforce le mythe du "naturel" photographique* et que la "dénotation" de la photographie *innocente* la connotation du langage illustré (1961 : 1982, 9-24).

### Une axiologie des signes

Le langage couvre le réel, le rend intelligible, mais il le connote aussi, le charge de signes ou de signaux auxquels il faut être attentif. Car, ceux-ci transmettent indirectement des valeurs trompeuses et pléthoriques, donnent les "objets"<sup>2</sup>, les images pour ce qu'ils ne sont pas.

R. Barthes poursuit aussi (ou surtout) un **projet politique**, idéologique; il veut dénoncer les mythes petits-bourgeois, leur insistance et leur présence sournoise en montrant l'implicite sous l'explicite, le latent sous le patent. Cette démarche éthique affleure tout au long de l'oeuvre barthésienne avec, il est vrai, plus ou moins d'insistance. L'attrait de Barthes pour les systèmes connotatifs réside ainsi dans la mise en évidence des idéologies sous-jacentes, véhiculées subrepticement par les signes. Parasite, la connotation détourne les choses et, produit de l'usage, elle constitue le sens commun, la *doxa*, les fausses évidences, les apparences de "vrai" et de "naturel" que le sémiologue veut dénoncer. Même la dénotation, d'abord opposée à la connotation, devient douteuse, "connotative"; *la dénotation n'est pas le premier des sens, mais elle feint de l'être; sous cette illusion, elle n'est finalement que la dernière des connotations (celle qui semble à la fois fonder et clore la lecture), le mythe supérieur grâce auquel le texte feint de retourner à la nature du langage, au langage comme nature* (1970', 16)<sup>3</sup>. Frauduleuse, la sémantisation, *fatale*, prolifère et cette pléthore semble implicitement condamnée dans *L'empire des signes* (1970'') où le signe japonais apparaît fort, admirablement réglé, agencé, affiché, jamais naturalisé ou rationalisé, mais vide de par une neutralisation du sens qui livre les choses dans leur pure signifiante.

Ainsi que le souligne G. Genette, les signes sujets à la critique de R. Barthes ne *sont pas les objets neutres d'une connaissance désintéressée à la Saussure* (Genette 1966, 197); ils sont les éléments d'un système socialisé, politisé, inscrit dans l'univers historique de l'homme. La tâche du

<sup>1</sup>Faisant référence aux analyses de E. Buysens sur les cartes géographiques, les marques des imprimeurs, ... et à celle de L. Hjelmslev sur les numéros de téléphone, L. Porcher semble rejeter ou pour le moins nuancer le renversement de la thèse saussurienne opérée par Barthes (1976, 171-178, 237). En 1976, R. Lindekens présente également une étude du message photographique qui met à mal la proposition de Barthes selon laquelle la photographie est un message sans code et C. Metz, sémiologue du cinéma, affirme que l'analogique n'implique pas une absence de code, mais que *l'analogie est elle-même codée sans cesser néanmoins de fonctionner authentiquement comme analogie ...* (1968, 111) Notons enfin l'analyse positive de G. Genette (1966, 190), dans laquelle il souligne qu'il ne s'agit pas pour R. Barthes *d'assimiler le fait sémiologique au fait linguistique, car le langage ainsi utilisé n'intéresse le sémiologue qu'en qualité de langage second, ...*

<sup>2</sup>J. Baudrillard présente dans le *Système des objets* (1968) une démarche et une axiologie tout à fait barthésiennes, nous y retrouvons entre autres le même intérêt pour la naturalité et la fonctionnalité.

<sup>3</sup>Sur la naturalisation des signes, voir aussi *Système de la mode* 1967, 284-85.

sémiologue apparaît alors d'autant plus politique, éthique et historique; *il semble ... posséder une fonction objective du déchiffrement (son langage est une opération) face au monde qui naturalise ou masque les signes du premier système sous les signifiants du second; son objectivité est cependant rendue provisoire par l'histoire même qui renouvelle les métalangages* (Barthes, 1965 : 1985, 80)

## 2. Georges Mounin : une sémiologie de la communication

Linguiste, G. Mounin soutient des options théoriques et une sémiologie fort différentes de celles de R. Barthes. Ses références scientifiques seront évidemment autres; s'inspirant de Saussure qu'il présente essentiellement comme l'auteur du *CLG* dans un petit ouvrage général (1968), il rejette les travaux théoriques de L. Hjelmslev<sup>1</sup> et manifeste son adhésion à la *sémiologie des linguistes* post-saussuriens, N. S. Troubetzkoy, E. Buysens, L. Prieto et A. Martinet (1970, 11). De ceux-ci, il retiendra tout d'abord la définition du langage comme système de communication, définition *qui*, précise-t-il, *n'était qu'implicite dans le Cours* de Saussure. C'est cette définition communicationnelle qui sera la prémisse théorique nécessaire à l'élaboration de la *sémiologie rêvée par Saussure, esquissée par Buysens* dans *Les langages et le discours* (1943) et poursuivie par Prieto en 1966 avec *Messages et signaux* (1969 : 1970, 230).

### La communication : un argument contre la sémiologie de la signification de Barthes

Dans l'introduction de son ouvrage sur la sémiologie (1970), G. Mounin présente celle-ci en ces termes : *La sémiologie est suffisamment délimitée quand on parle d'elle comme de la science générale de tous les systèmes de communication. Elle s'oppose de la sorte, pour des raisons théoriques et méthodologiques, aux tentatives d'appliquer peut-être un peu moutonnement ses démarches à toutes les sortes d'objets, où ce qu'on étudie n'a pas été d'abord démontré comme étant un type de communication mais seulement un ensemble de faits significatifs*. Le projet scientifique et l'attitude quelque peu polémique du sémiologue délimitant son domaine sémiologique prennent appui sur la notion centrale de communication qu'il distingue de *la simple manifestation*, de la *signification* (1970, 12)<sup>2</sup>. Pour Mounin comme pour Buysens et Prieto, la communication présuppose un certain état de conscience, **un acte volontaire** d'émission et de réception; *on ne peut jamais être pris dans un processus de communication à son insu, ni comme émetteur, ni comme récepteur* (1970, 190). On ne communique pas malgré soi, sans qu'il y ait intention et décision de le faire de part et d'autre. La difficulté réside évidemment dans la démonstration de l'existence d'une intention de communiquer. Pour répondre à cette difficulté, Mounin évoque peut-être un peu trop rapidement la connaissance obligatoirement antérieure du code : *l'intention de communiquer n'est relativement facile à mettre en évidence que là où il y a eu apprentissage social du code en tant que tel* (1970, 15).

S'inspirant de la terminologie des théories de la communication reprise par Buysens et Prieto, il distingue le signal de l'indice dépourvu de l'intention de communiquer. Alors que **l'indice** est simplement défini comme un fait perceptible qui donne une indication sur quelque chose d'imperceptible, **le signal** est présenté comme *une espèce d'indice particulier, un indice "conventionnel", c'est-à-dire un moyen reconnu (par le récepteur) comme un moyen*. Autre précision d'importance : alors que *l'on interprète un indice, et l'interprétation en sera variable avec les récepteurs, selon leur intuition, leur compétence, etc.*, *on décode un signal, et le décodage en est univoque pour tous les récepteurs en possession du code de communication*. De ces oppositions, aux critères contestables pour la majorité des linguistes d'aujourd'hui<sup>3</sup>, naîtraient deux sémiologies, l'une

<sup>1</sup>Les critiques de G. Mounin envers L. Hjelmslev sont diverses. Il lui reproche tout d'abord d'oublier le critère fondamental de communication, donc de mélanger des faits de nature différente, de confondre les faits significatifs avec les faits signifiants. Le postulat hjelmslévien de l'isomorphisme des systèmes de signes est rejeté et avec lui la définition très générale du langage. Pour Mounin, il s'agira au contraire de délimiter, de différencier et d'exclure en fonction de critères restrictifs. Cf. « La sémiologie chez Hjelmslev » 1969 reproduit in *Introduction à la sémiologie* 1970, 95-102.

<sup>2</sup>Notons que cette opposition entre communication et signification n'est pas sans poser quelques problèmes. Même si, pour G. Mounin, la communication est consciente et codée, la signification involontaire et non-codée, ces deux domaines paraissent difficilement exclusifs. Les notions d'indice et de signal explicitées ensuite semblent par ailleurs introduire une relation d'inclusion entre les deux domaines.

<sup>3</sup>Cette définition du signal émis et reçu tel quel pose évidemment le problème de la neutralité du code présupposée par la (première) théorie de la communication et que certains sociolinguistes, comme C. Kerbrat-Orecchioni, ont mise fort à mal en affirmant la nécessité de complexifier le modèle de la communication de Jakobson.

dite de communication, "celle des linguistes", et l'autre dite de signification, présentée comme une "forme déviante" dont le plus illustre représentant serait R. Barthes.

Le contenu de la critique adressée à R. Barthes en tant que "sémiologue" découle logiquement de la théorie communicationnelle de Mounin et des recommandations qu'il prodigue : *la première distinction fondamentale consiste bien à séparer les phénomènes qui impliquent une intention de communiquer d'avec ceux qui n'en implique aucune* (1968<sup>1</sup> : 1986, 37), et *toute sémiologie correcte repose sur l'opposition catégorique entre les concepts cardinaux d'indice et de signal* (1970, 13). Et c'est là que se situe l'erreur fondamentale de Barthes qui, rangeant sous la même appellation de signe le signal, l'indice et même le symbole, en vient à proposer des analyses sémiologiques de menus de réveillon ou de combats de catch. Les indices qu'il relève ne ressortissent pas à un code, à un système doté d'unités agencées suivant des règles. Et *l'interprétation des indices - qui est la tâche de toutes les sciences d'observation - est probablement une opération totalement différente de la lecture des messages construits avec des signes* (1968<sup>1</sup> : 1986, 37). Négligeant le critère fondamental de communication, peu rigoureux dans la terminologie, Barthes utiliserait une méthode d'analyse d'inspiration linguistique fort peu appropriée aux objets étudiés. Afin de prévenir toute légitimation de la démarche barthésienne par des références au CLG, Mounin évoque la responsabilité partielle de Saussure, ses *allusions aux rites symboliques, aux formes de politesse, à la pantomime, aux costumes, à la mode - toujours assorties de réserves - qui contenaient peut-être le germe d'une coupure dans cette sémiologie qu'il esquissait, surtout si l'on prenait comme assuré ce qu'il n'avancait que comme une hypothèse à vérifier : l'appartenance à la sémiologie, de plein droit, de ces derniers systèmes* (1970, 11).

Notons enfin que ses définitions de la communication et du signal l'invitent à rejeter également les contenus latents recherchés par Barthes derrière les messages apparents. La connotation, sujette aux variations interprétatives des individus, n'est pas un objet de la linguistique ni de la sémiologie. Pensant faire de la sémiologie, R. Barthes aurait finalement *manqué la grande psychanalyse sociologique sur laquelle il ne fait qu'attirer l'attention, en très brillant précurseur* (1970, 197).

### **Délimitation et classification du champ sémiologique**

Défini en fonction d'un critère restrictif de communication et non de signification, le champ sémiologique dessiné par G. Mounin est évidemment plus restreint que celui de Barthes. Les études qu'il nous présente sont celles de **codes** bien délimités et relativement précis, comme par exemple le code de la route, le blason, les symboles chimiques et mathématiques ou encore le mime qui n'est pas sans poser cependant quelques problèmes à ce tenant de la communication transparente.

Si le terme de communication semble induire une ouverture vers le social, vers le sujet communicant, l'étude de tels codes apparaît en fait peu propice à une réflexion précise sur la socialisation ou l'historicité du signe<sup>1</sup>. Mounin évoque certes la nécessité qu'il y aurait à profiter des connaissances fournies par les historiens et les sociologues sur le blason, mais lorsqu'il recourt à ces données dans son étude du pantomime, la sémiologie quitte son caractère analytique pour devenir histoire<sup>2</sup>.

Puisque *tout n'est pas communication*, G. Mounin procède à un travail de classement, puis à une **typologie** des systèmes de communication retenus. Il s'interroge ainsi sur le caractère communicationnel de la peinture, de la sculpture, ... *Une sémiologie résoudrait le problème de savoir si la peinture est un langage, c'est-à-dire si la peinture fait communiquer quelqu'un avec quelqu'un et comment; et si, notamment, on a le droit ici de parler d'un langage, c'est-à-dire si la structure des unités et les règles d'utilisation de ces unités sont isomorphes, c'est-à-dire de même type que les unités et les règles de leur utilisation dans la langue naturelle. De même pour la sculpture, le cinéma*

---

<sup>1</sup>Défenseur de R. Barthes, L. J. Calvet (1975, 84 s.) critique cette sémiologie saussurienne qui *de Buyssens à Mounin fonctionne ... sur une occultation constante des faits sociaux et politiques, c'est-à-dire des faits de sens qui aient une réelle profondeur sociologique.*

<sup>2</sup>Sur le « Blason » et sur le « Mime contemporain » : G. Mounin 1970, 103-115 et 169-180.

ou le catch, ou encore les règles de politesse (citation in Porcher, 1976, 10). Prudent face à la difficulté de distinguer communication et expression simple de l'individu dénué d'intention de communiquer, il les écartera de sa typologie sans donner de réponse décisive.

Pour différencier les systèmes de communication, il sépare les langues (naturelles), objets de la linguistique, des systèmes de communication non-linguistiques dont s'occupe la sémiologie. Les critères retenus pour caractériser les langues sont ceux donnés principalement par Saussure et Martinet. Après le critère fondamental de la communication, puisque *le langage est construit pour communiquer*, il cite l'arbitraire du signe, le caractère systématique (c'est-à-dire l'existence d'unités et de règles bien définies), la linéarité des messages qui caractérise la chaîne verbale, le caractère discret des unités et enfin la double articulation<sup>1</sup> qu'il retiendra en 1968 comme seul caractère propre à la langue avec la notion de code (1962 : 1970, 67-76). Afin de classer les systèmes de communication non-linguistique, il recourt à Martinet et à la classification proposée par Buysens en 1943, ce qui lui permet de proposer un classement hiérarchisé selon la proximité des systèmes non-linguistiques avec la langue. Il énumère ainsi un premier groupe de procédés substitutifs du langage parlé, composé par exemple des écritures, mais aussi des enseignes, des sigles. Un deuxième groupe de procédés de communication systématique comprend les chiffres, les signes et symboles mathématiques, les unités de mesure, les signaux routiers, ... Le troisième groupe avec ses cartes et schémas de montage est composé d'unités discrètes agencées suivant des règles précises et il est non-linéaire comme le quatrième groupe (celui des illustrations) qui présente par ailleurs la caractéristique d'être a-systématique (sans unités ni règles fixes).

Précisons que cette typologie construite à partir de critères linguistiques<sup>2</sup> ne se veut pas exhaustive.

### Le "signe-signal" linguistique de G. Mounin et son analyse

Qu'en est-il de l'unité des systèmes communicationnels et en particulier de la notion de signe que nous avons jusqu'à présent peu utilisée ? En fait, le terme signe apparaît peu dans les écrits de Mounin; tenant de la **théorie communicationnelle**, il lui préfère le mot signal qu'il semble considérer comme son synonyme. Autre transformation terminologique, Mounin considère le système saussurien comme un "presque" *synonyme de code*. Ces dénominations présentent l'avantage de rendre plus évidente la "finalité intrinsèque du signe et de la langue", à savoir la communication. Des qualités du signe-signal, il retient ce qui assure son efficacité, à savoir la transparence, à laquelle il joint le caractère discret, conventionnel, arbitraire<sup>3</sup> et "linéaire". Passant ainsi du signe à l'unité, il écrit : *le terme le plus important de Saussure dans ce domaine, c'est l'unité : il cherche les unités réelles dont est construite la chaîne parlée, sans a priori - ce qui nous ramène à la notion de codage* (1968<sup>7</sup> : 1986, 31). La définition relative et non-substantielle de la valeur saussurienne développée par Hjelmslev s'accorde difficilement avec le terme *réelles*. Les *unités du code qui construisent les messages* sont donc l'objet d'une définition substantielle, **définition substantielle** et oppositive que développe aussi Martinet dans ses enquêtes phonologiques. Précisons enfin que la théorie de la communication semble assurer implicitement le passage du système au procès, de l'abstrait au réel, passage vers la "réalité" qui, nous le verrons, sera rejeté par E. Benveniste affirmant l'autonomie des systèmes de signes linguistiques et refusant l'identification du signe au signal (Benveniste, 1968 : 1974, 91-102).

Faisant sienne la double articulation de Martinet, nous retrouvons chez Mounin la même analyse du "signe", les descriptions phonologiques et les réserves faites par le fonctionnaliste sur la linéarité du signifiant qui se présente parfois comme discontinu ou comme amalgamé (1968<sup>7</sup> : 1986, 143). Sur le signifié, Mounin est plus prolixe. Il prend garde, comme nombre de ses confrères, de distinguer la signification d'une unité linguistique, c'est-à-dire son signifié, de son sens, à savoir la

---

<sup>1</sup>Cf. Infra : III. 1. A. Martinet

<sup>2</sup>G. Mounin refuse le renversement opéré par Barthes. Pour lui comme pour Saussure, la linguistique est une partie de la sémiologie. La possibilité de se référer aux critères linguistiques pour décrire des systèmes de communication non-verbaux est une application de la proposition saussurienne suivant laquelle la linguistique pourrait servir de modèle descriptif.

<sup>3</sup>Dans un article traitant de Cl. Lévi-Strauss et de la linguistique (1969), il reprendra comme nombre de linguistes et de sémiologues (par exemple R. Barthes 1967, 219) les critiques de Benveniste sur l'arbitraire du signe, mais contrairement à ceux-là il rejettera les *critiques incompréhensibles de Benveniste* (1970, 201) .

valeur précise acquise par ce signifié abstrait dans un contexte unique (1968' : 1986, 152 s.). Essayant ensuite de définir le signifié, il souligne le fait que *sur le signifié, Saussure n'est pas net. Tantôt, pour lui, c'est un synonyme de concept, c'est-à-dire une notion psychologique. ... Tantôt, c'est un synonyme de chose, c'est-à-dire la notion d'un être qui peut être physique, psychologique ou logique ...* La conception triadique développée par les anglo-saxons ajoutant au signe binaire **le référent** ne serait donc pas, d'après Mounin, une modification profonde de la thèse de Saussure; ils auraient *seulement précisé le flou qui restait, chez Saussure, quant au rapport entre concept et chose, c'est-à-dire entre signifié et réalité non linguistique - sans réussir d'ailleurs eux non plus à construire une définition linguistique opératoire du signifié*<sup>1</sup>. Cette définition du signifié, Mounin la présente après avoir évoqué les différentes théories sémantiques en ces termes : *le signifié minimal est ou peut être une structure constituée de traits pertinents situationnels, de traits contextuels et de traits pertinents logiques ou linguistiques proprement dits* (1968' : 1986, 162-63).

C'est donc une lecture communicationnaliste du *CLG* que nous propose Mounin. Les termes choisis, la thèse défendue et les définitions du signe et de ses composants assurent un passage progressif de la langue au discours, mais un discours qui, au regard de l'oeuvre de R. Barthes, peut apparaître quelque peu désincarné.

## **II. Emile Benveniste : Sémiologie et sémantique**

Formé comme Saussure à la grammaire comparée, E. Benveniste semble, dans ses écrits sur le signe, mu par un double mouvement, celui de respecter scrupuleusement la lecture structuraliste non-substantielle du *CLG* et celui de répondre à l'exigence discursive, c'est-à-dire d'assurer une ouverture sur le discours dont il inaugure l'étude. Avec ce grand linguiste, c'est donc une conception bipolaire que nous aurons de la langue considérée tour à tour comme un système clos ou comme un énoncé produit par une instance d'énonciation.

### **1. Le signe et le système**

#### **L'arbitraire ou la nécessité du signe linguistique**

L'article d'E. Benveniste sur la « Nature du signe linguistique » (1939 : 1993, 49-55) a provoqué nombre de polémiques, certains linguistes criant à la mauvaise lecture de Saussure, d'autres à la justesse de l'analyse faite, d'autres enfin notant même la complémentarité des écrits de Saussure et de Benveniste sur l'arbitraire du signe. Ce que le linguiste français veut démontrer, c'est que l'arbitraire du signe saussurien repose sur une contradiction, que le signe n'a rien affaire avec l'arbitraire. Reprenant les différentes thèses du *CLG*, il souligne que si le signe est l'association d'un signifiant et d'un signifié, on ne peut s'interroger sur le caractère arbitraire ou motivé du lien qui les unit. En effet, la conception formelle et non substantielle de la langue semble exclure toute possibilité d'évoquer la substance pour définir le signe; c'est cependant ce que ferait indirectement la notion d'arbitraire, Saussure jugeant de la nature de la relation entre le signifié "boeuf" et le signifiant /bœf/. D'après Benveniste, le linguiste genevois se référerait alors implicitement à la réalité, à la "chose" exclue du signe bipolaire. La relation arbitraire serait donc celle du signe et de l'objet. Ce déplacement de la notion d'arbitraire n'affecte néanmoins pas les caractères immuable et mutable du signe; arbitraire, celui-ci ne peut être remis en question en fonction d'une norme et il peut subir "sans dommage" les altérations du temps.

Le lien entre le signifié et le signifiant ne serait donc pas arbitraire, mais il serait *nécessaire*. Il semble en effet que ce soit leur relation qui les définit l'un et l'autre; *l'esprit ne contient pas de formes vides, de concepts innommés*. Les composés du signe sont en parfaite **symbiose**, l'un convoque l'autre et réciproquement. Et, précise Benveniste, c'est la *consubstantialité du signifiant et du signifié qui assure l'unité structurale du signe linguistique*. La définition différentielle et oppositive de la valeur saussurienne se trouve même confortée par la notion de nécessité parfaitement compatible avec celle de système où *les modifications de l'ensemble et du détail se conditionnent réciproquement*. Ainsi, Benveniste peut-il conclure que *le caractère absolu du signe linguistique ainsi entendu*

---

<sup>1</sup>Une telle analyse semble cependant mettre à mal le principe saussurien de la clôture du système linguistique.

*commande à son tour la nécessité dialectique des valeurs en constante opposition, et forme le principe structural de la langue.*

### **Le signe comme unité de signifiante**

"Nécessaire", le signe relatif et non-substantiel de Benveniste apparaît également comme *l'unité du sémiotique, l'unité de base de tout système signifiant* ou encore comme *unité de signifiante*<sup>1</sup> (procès constitutif de la signification). Car, pour le linguiste, *avant tout la langue signifie* (1966 : 1994, 217).<sup>2</sup> *Omniprésent et s'engendrant en vertu d'une nécessité interne* (1969 : 1994, 51), le signe n'est cependant pas tout. Il est différent du geste fait par exemple pour ouvrir un livre; utile, ce geste ne signifierait rien, car il *n'a pas de portée conceptuelle* (1968 : 1994, 33). Il n'est pas non plus l'unité de base de tous les systèmes; la musique par exemple est un système d'unités non signifiantes, donc un système sans signe.

Le critère discriminatif de signification dessine également **les limites du signe** à l'intérieur de la langue (1966 : 1994, 220-24). Les phonèmes ne sont pas des signes, à moins d'appartenir à une classe formelle, celle des désinences par exemple, ainsi en va-t-il en latin des voyelles et des consonnes m et s de la forme nominale fléchie. Ces phonèmes qui caractérisent la structure formelle du signifiant sont *appelés sémio-phonèmes*, tandis que les *sémio-catégorèmes* sont des *sous-signes classificateurs* (par exemple les préfixes) et les *sémio-lexèmes* des *signes lexicaux libres*. Contrairement à Saussure, Benveniste chasse la phrase du domaine du signe; **la phrase** n'est pas un signe et elle n'est pas composée par addition ou extension du signe. La phrase, comme le nom ou le référent, n'appartient pas au système, mais au discours. Elle possède un pouvoir de référentialisation, une valeur de vérité dont le signe est dépourvu.

Quelle est donc **la signifiante du signe** pour Benveniste ? Si le signe est binaire, si chaque signe a en propre ce qui le distingue des autres, on ne peut en sémiotique s'occuper de la relation du signe avec les choses dénotées. Le signe n'a donc qu'une valeur générique et conceptuelle; *il n'admet pas de signifié particulier ou occasionnel; tout ce qui est individuel est exclu; les situations de circonstance sont à tenir pour non advenues* (1966 : 1994, 223). Ce qui le définit, c'est sa relation paradigmatique avec les autres signes, opposition que le linguiste présente comme binaire. Ce qui le fait être signe, c'est également la reconnaissance que les **usagers de la langue** en ont comme d'une unité pourvue de sens. Mais, il importe peu en sémiotique que l'on sache quel est ce sens. La compréhension du sens, le sémantique, ... ne ressortissent pas au sémiotique, le domaine du signe, mais à celui des mots et de la phrase, c'est-à-dire au discours.

### **Les systèmes de signes**

Afin de classer les systèmes de signes linguistiques et non-linguistiques, Benveniste retient différents critères (1969 : 1994, 51-63) parmi lesquels deux conditions externes, empiriques, du système, à savoir la prise en compte du mode opératoire (la vue, l'ouïe, ...) et du domaine de validité du système (le domaine où le système est reconnu). Les deux autres critères, internes au système, reprennent les distinctions habituelles de relevé des unités (pour déterminer leur nature et leur nombre) et mise en évidence du type de fonctionnement ou d'agencement des signes.

Poursuivant sa construction théorique, Benveniste tente de définir les **relations** qu'entretiennent entre eux les systèmes. Il distingue ainsi une relation d'engendrement (par exemple l'alphabet normal et l'alphabet Braille), une relation d'homologie établissant des corrélations (connexions) entre parties de systèmes différents (par exemple les correspondances poétiques évoquées par Baudelaire entre senteurs, couleurs, ...) et surtout une relation d'interprétance. Parmi ces systèmes interprétants et interprétés, Benveniste fait maintes fois référence à **la langue**, *l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques*. Interprétant du monde, la langue exercerait d'après Benveniste un modelage sémiotique. Elle serait *la grande matrice sémiotique, la structure modelante dont les autres*

---

<sup>1</sup>Ces définitions apparaissent dans différents articles : « La forme et le sens dans le langage » 1966 (in 1994, 215-229, citation p.219), « Entretiens avec G. Dumur » de 1968 (1994, 33), « Sémiologie de la langue » 1969 (1994, 43-66, citation p.51).

<sup>2</sup>Contrairement à Mounin, Benveniste pose logiquement, nous semble-t-il, le sens comme fonction primordiale du langage, fonction qui avant même de communiquer *permettrait à l'homme de vivre*.

*structures reproduisent les traits et le mode d'action* (1969 : 1994, 63). Cette relation d'interprétance que la langue entretient avec les autres systèmes lui conférerait donc un rôle essentiel dans le devenir de l'homme et même dans l'établissement de son état d'homme. *La langue constitue ce qui tient ensemble les hommes, le fondement des rapports qui à leur tour fondent la société.*

Cette importance accordée au langage ne s'accompagne cependant pas du renversement épistémologique accompli pour Barthes. Le linguistique reste inclus dans le sémiotique, la langue étant seulement le plus important des systèmes.

## **2. Le mot, la phrase et le discours**

Du signe à la phrase, nous dit Benveniste, il n'y a pas transition, mais **hiatus**. *Le message ne se réduit pas à une collection d'unités à identifier séparément; ce n'est pas une addition de signes qui construit le sens, c'est au contraire le sens ("l'intenté") conçu globalement, qui se réalise et se divise en "signes" particuliers, qui sont les MOTS.* Il faut donc dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue (1969 : 1994, 64 s.). Le signe est ainsi strictement localisé par Benveniste dans le système clos dont se charge la sémiotique. Traiter du fonctionnement de la langue, de son emploi, de la langue comme événement temporel mis en action par un locuteur suppose un changement de perspective radical. On passe d'un système clos au monde ouvert du discours, du *sémiotique* au *sémantique* tels que les définit Benveniste.

L'expression sémantique par excellence est la phrase, l'unité minimale du message le mot. Mais, dans la théorie sémantique de Benveniste, le sens de **la phrase** ne résulte pas de la somme des sens des mots qui la composent. La phrase est dotée d'un sens global; ce sens c'est son idée, c'est ce que le locuteur veut dire, l'actualisation linguistique d'une pensée, ce que Benveniste nomme *l'intenté* (le terme signifié étant réservé au signe). Le sens des mots est leur emploi. *A partir de l'idée chaque fois particulière, le locuteur assemble des mots qui dans "cet" emploi ont un "sens" particulier.* La théorie sémantique de Benveniste offre donc l'avantage indéniable de faire partir le processus sémantique du global vers le particulier et de renvoyer ainsi indirectement à la notion de système. Contrairement au signe conceptuel et générique, la phrase apparaît également comme "particularisante et référentialisante". Le rapport au particulier, au monde réel, à l'expérience des locuteurs se fait au niveau du discours. Ajoutons enfin que l'opposition entre l'univers sémantique du discours et celui clos et "tautologique" du système rendrait compte de la possibilité de traduire le premier et non le second.

La langue apparaît ainsi pour Benveniste comme le seul système doté de **deux modalités de sens** différentes, la signifiante des signes du sémiotique et la signifiante de l'énonciation du sémantique. Le premier jouerait au niveau de la reconnaissance, le second au niveau de la compréhension. Le linguiste relève encore une spécificité de la langue, sa faculté métalinguistique, c'est-à-dire sa capacité à *tenir des propos signifiants sur la signifiante*. Après une sémiologie des premiers temps centrée sur le signe, il lui semble donc possible de prévoir **une sémiologie de seconde génération**, celle qui, abandonnant le signe, proposerait une analyse intralinguistique de la langue en traitant du discours, ainsi qu'une analyse translinguistique des textes en étudiant la sémantique du discours, c'est-à-dire une *méta-sémantique* (1969 : 1994, 65).

## **III. Un signe oppositif et substantiel chez A. Martinet et chez B. Pottier**

### **1. Le fonctionnalisme d'André Martinet**

Evoqué à plusieurs reprises dans les chapitres précédents, A. Martinet est l'un des linguistes les plus connus et les plus cités de la linguistique française par ses confrères et contemporains. R. Barthes, qualifié *d'essayiste et de critique* par le linguiste, le cite et s'inspire de sa méthodologie rigoureuse, en particulier de la commutation hjelmslévienne mise à l'honneur par les phonologues. G. Mounin fait montre de son admiration, reprend sa double articulation comme caractère essentiel du système linguistique et sa définition communicationnelle de la langue. Car, c'est une définition

communicationaliste qui guide les études phonologiques, puis syntaxiques d'A. Martinet qui apparaît influencé par le fonctionnalisme de N. S. Troubetzkoy et vraisemblablement par la théorie mathématique de l'information dessinée dans les années quarante par Shannon et Weaver. Héritier déclaré de la linguistique saussurienne, le linguiste français développe ainsi une analyse structurale et communicationnelle de la langue en l'abordant comme un système de signes oppositifs et substantiels décomposables.

### **Le réalisme fonctionnaliste : les faits linguistiques et les fonctions de la langue**

Dès les premières pages des *Eléments de linguistique générale* (1960), A. Martinet annonce son intention d'étudier des faits linguistiques et une activité humaine. Il ne s'agit pas de nier le principe de l'autonomie du linguistique qu'il affirme à plusieurs reprises, mais plutôt de répondre à une exigence méthodologique, à savoir vérifier les hypothèses linguistiques émises en les confrontant aux faits (1962 : 1969, 9-58). Cet intérêt porté à la réalité linguistique l'incite évidemment à traiter de nombreuses **variantes** dans la réalisation de faits linguistiques et à tenter d'en proposer une explication par référence à des causes internes ou externes au système linguistique, à des conditionnements constants ou fortuits (par exemple l'inertie des organes articulatoires ou l'apparition de nouveaux besoins de communication). Adoptant une conception structurale et substantielle de la langue, il évoque également le processus dynamique qui régit la langue en constante évolution. Structure et évolution ne sont donc plus séparées comme les études synchroniques et diachroniques saussuriennes; et la variété sociolinguistique trouve une de ses raisons d'être dans la conception dynamique, changeante du système de la langue. Martinet note ainsi que des différences phonématiques peuvent témoigner d'une évolution du système linguistique en cours, les différences de prononciation pouvant être mis en corrélation avec l'âge des locuteurs. La synchronie devient ainsi dynamique (1975, 5-10).

Mais, ces références à la variété sociolinguistique et à l'évolution de la langue qui clôturent les *Eléments* et *Langue et fonction* (1962) sont précédées d'une étude plus analytique où la variété des faits linguistiques est maîtrisée par l'élaboration d'**un corpus** (recueil d'énoncés enregistrés ou dictés) homogène et regardé comme intangible, une fois construit. Comme Saussure, Martinet est en effet contraint de simplifier la multiplicité des réalisations linguistiques, de chasser des faits considérés comme marginaux et de poser une certaine identité des éléments retenus, pour proposer une analyse structurale de la langue. Les choix qui président à la réalisation du corpus, de même que les questions posées et les réponses données par l'analyste, sont évidemment dictés par le point de vue adopté par celui-ci, par le critère de pertinence qu'il retient. Le critère pris en compte par le linguiste est celui de fonction. Quelles sont donc les fonctions du langage et des différents éléments qui le composent ?

Pour Martinet, les langues remplissent plusieurs fonctions. Elles aident à penser, servent de cadre à la pensée en proposant une organisation particulière de l'expérience humaine. Elles ont également une fonction esthétique en tant qu'activité égocentrique manifestant l'expression autocentrée du locuteur (1975, 36). Mais, la fonction principale du langage n'est pas là, c'est celle de **communication** qui prime. La langue est avant tout un instrument de communication, un outil qui met les gens en rapport les uns avec les autres. Et, c'est cette utilisation du langage pour communiquer qui façonne la langue même, ainsi que Saussure l'avait énoncé en traitant de la langue et de la parole<sup>1</sup>. Et comme chez Saussure, dans un mouvement symétrique *la parole ne fait que concrétiser l'organisation de la langue*. Traiter de la réalité linguistique, de la substance vocale de la langue, ce n'est donc pas remettre en question l'autonomie du linguistique, mais tenter de percevoir sous des manifestations variables la structure de la langue, c'est-à-dire pour Martinet le conditionnement langagier (*l'organisation psychophysiologique* : 1960 : 1980, 25) subi par l'enfant au cours de son apprentissage.

---

<sup>1</sup>Semblable à la parole saussurienne, cette communication apparaît responsable de la transformation de la langue, ainsi que Martinet l'explique en termes économiques : *si la langue se modifie au cours du temps, c'est essentiellement pour s'adapter de la façon la plus économique à la satisfaction des besoins de communication de la communauté linguistique qui la parle*. In *Eléments de linguistique générale* 1960 : 1980, 9.

La fonction première du langage étant la communication, Martinet distingue les faits qui contribuent directement à l'établissement de la communication et les autres. *Les éléments retenus sont ceux qui, dans le contexte où on les trouve, auraient pu ne pas figurer, ceux donc que le locuteur a employés 'intentionnellement' et auxquels l'auditeur réagit parce qu'il y reconnaît une intention communicative de son partenaire. En d'autres termes, seuls les éléments porteurs d'informations sont pertinents en linguistique* (1960 : 1980, 32). Ce postulat théorique présente l'immense avantage de cautionner l'opération de **commutation** qui s'est avérée des plus efficaces dans le domaine de la phonologie qui a occupé d'abord exclusivement l'attention du linguiste. Ne sont retenues parmi toutes les variantes dans la réalisation d'un fait linguistique que celles qui commutent, c'est-à-dire celles qui provoquent un changement de réaction de l'auditeur, une modification de l'information et du sens du message. Un changement de sens indique un changement de forme qu'il faut prendre en compte. Mais, tout ce qui échappe à l'intention du locuteur, son timbre de voix, les chevauchements, ... doit être écarté du corpus linguistique.

Considérer l'intention de communiquer du locuteur comme principe discriminatif pose quelques problèmes que nous avons évoqués en traitant de la sémiologie de la communication de G. Mounin, il est inutile d'y revenir. Ajoutons seulement que, conformément aux travaux des ingénieurs anglo-saxons sur la communication dont il semble beaucoup s'inspirer, Martinet propose **une quantification de l'information** véhiculée par un message en prenant en compte sa fréquence contextuelle, les bruits et la redondance, qu'il traite du coût, de la dépense d'énergie occasionnée par la production langagière, dépense qui est contenue par la loi du moindre effort et compensée par la réalisation du besoin ou désir de communiquer. Adaptative, la langue nous offrirait donc les moyens les plus rentables pour communiquer, c'est-à-dire la possibilité de faire les choix les plus pertinents. Car, communiquer, c'est faire des choix; *apprendre à parler, c'est apprendre à faire les choix habituels dans la communauté où l'on vit* (1962 : 1969, 20).

### **La double articulation : entre signes et phonèmes une définition de la langue**

Si communiquer c'est faire **des choix**, décrire la langue c'est décrire les choix qu'elle nous propose d'assumer entre les différentes unités discrètes (distinctes) qu'elle renferme. C'est en définissant ces choix que Martinet en arrive à proposer la notion de double articulation comme caractéristique essentielle de la langue (1960 : 1980, 13 s.).

Les premières unités linguistiques que relève le linguiste sont celles qui ont été choisies par le locuteur *en fonction directe de la valeur à donner à l'énoncé*. Par exemple, l'énoncé : *j'ai mal à la tête* contient six unités : j' (pour je), ai, mal, à, la, tête. Ces éléments linguistiques peuvent être combinés différemment dans d'autres messages pour exprimer d'autres sens. La première articulation apparaît ainsi des plus économiques grâce à la combinaison possible de ses unités qui permet de les réemployer dans d'autres contextes. Dans les signes linguistiques que sont un énoncé ou une partie d'énoncé (dotés d'un signifiant et d'un signifié), il est donc possible de trouver d'autres signes linguistiques. Ces unités minimales dotées de sens et de forme vocale sont nommées **des monèmes** par Martinet qui prend garde de les différencier des mots. En effet, les mots peuvent être composés de monèmes; ainsi que le montre l'analyse de : *travaillons* en deux monèmes; le monème lexical : *travaill-* désignant un certain type d'action, le monème grammatical : *-ons* désignant *celui qui parle et une ou plusieurs autres personnes*. Efficace dans le domaine phonologique, la commutation permet donc également de mettre en évidence ces unités de la première articulation.

D'autres unités également successives peuvent être analysées dans la chaîne vocale, il s'agit des unités de seconde articulation, **les phonèmes** qui composent les signifiants des signes linguistiques. Par exemple trois phonèmes [tet] composent le signifiant du signe linguistique "tête". Choisis de façon à obtenir un signifiant déterminé, les phonèmes sont dépourvus de la valeur significative des monèmes, leur fonction est distinctive ou oppositive. *Ils contribuent à identifier, en un point de la chaîne parlée, un signe par opposition à tous les autres signes qui auraient pu figurer au même point si le message avait été différent* (1960 : 1980, 61). Outre cette valeur oppositive (ou paradigmatique), le phonème a une fonction contrastive (ou syntagmatique) et démarcative. Il facilite, pour l'auditeur, l'analyse de l'énoncé en unités successives. L'ordre linéaire des phonèmes apparaît donc primordial, c'est lui qui différencie les signes "lame" et "mal", [lam] et [mal]. (L'ordre des

monèmes est parfois moins pertinent.) Martinet mentionne également la valeur expressive des phonèmes qui, rallongés ou renforcés, indiquent l'état d'esprit du locuteur. Ajoutons que la capacité combinatoire de la deuxième articulation renforce le caractère économique du système linguistique; un petit nombre d'unités phoniques en nombre fini suffisant à former l'inventaire riche et ouvert des monèmes.

Considérant la double articulation comme le noyau central du langage, parce qu'elle met la langue à l'abri de toutes les formes de communication confuses, inanalysées, interjectives, préhumaines, ou, ... protohumaines (1962, 1969, 45), Martinet donne de la langue la définition suivante : *Une langue est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse, différemment dans chaque communauté, en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression phonique, les monèmes; cette expression phonique s'articule à son tour en unités distinctives et successives, les phonèmes, en nombre déterminé dans chaque langue, dont la nature et les rapports mutuels diffèrent eux aussi d'une langue à l'autre* (1960 : 1980, 20-21).

Le caractère articulé de la langue incite évidemment Martinet à rejeter du linguistique les cris exempts d'articulation et considérés comme involontaires, physiologiques. Bien que ne relevant ni de la première ni de la deuxième articulation, **l'intonation** ne peut être reléguée hors du système linguistique. En effet, dotée parfois d'une valeur significative essentielle pour le message, par exemple lorsque la montée mélodique finale indique le caractère interrogatif du message (la différence entre descente et montée mélodiques finales dans : Il pleut. et Il pleut ?), l'intonation semble s'apparenter au monème, mais à un monème dépourvu de signifiant analysable en une suite d'unités successives. Signe doté d'un signifiant "dit suprasegmental" et d'une signification, l'intonation apparaît donc problématique au linguiste. Non discrète, la courbe mélodique est par ailleurs sujette à des variations graduelles corrélées à des modifications proportionnelles du sens de l'énoncé. Et, sa fonction significative n'est pas toujours facile à différencier de la simple expressivité. Objet de la prosodie répondant en partie seulement aux critères significatifs et formels qui définissent une langue, l'intonation est comme située en marge du linguistique.

Après ces exclus ou marginaux de la définition de la langue de Martinet, notons le contenu de sa thèse sur les différences entre les langues. Pour le linguiste, *rien n'est proprement linguistique qui ne puisse différer d'une langue à l'autre* (1960 : 1980, 21) et c'est ainsi qu'il faudrait comprendre la thèse du caractère **arbitraire** et conventionnel de la langue. Ignorant ainsi la révision benvenistienne sur l'arbitraire du signe saussurien et soulignant le fait que la langue n'est pas une nomenclature dans laquelle chaque production vocale correspondrait à une chose, Martinet évoque le caractère arbitraire du "découpage" des signifiés proposé par chaque langue. *A chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience. Apprendre une autre langue, ce n'est pas mettre de nouvelles étiquettes sur des objets connus, mais s'habituer à analyser autrement ce qui fait l'objet de communications linguistiques* (1960 : 1980, 12). L'indépendance de la langue vis-à-vis de la réalité non-linguistique apparaît également dans la variété phonématique qui caractérise chaque système linguistique. Chacun propose en effet un choix restreint et particulier d'éléments de la substance phonique et admet une formule combinatoire qui, lui étant propre, ne semble gouvernée par aucune nécessité extérieure, sinon parfois par quelques contraintes articulatoires.

### **Analyses phonématique et monématique : la phonologie et la syntaxe fonctionnelles**

Si la description de la langue comme outil de communication incite le chercheur à l'aborder d'abord par les unités signifiantes, celle des faits linguistiques l'invite à la considérer en partant de ce qui est manifeste, donc du **signifiant**. Par ailleurs, il peut sembler judicieux de commencer par la phonologie qui fait figure de *pierre angulaire* des descriptions structurales de la langue en raison de la rigueur de sa méthodologie et de l'intérêt de ses résultats.

Une fois l'énoncé segmenté, le phonologue peut tenter de relever et d'inventorier les unités phonématiques grâce à l'opération de commutation (où, rappelons-le, tout changement de sens est l'indice d'un changement de "forme") et au classement des "formes identiques". Car, si *toute réalisation d'un phonème est une variante puisque, physiquement, elle diffère, tant soit peu, de tout autre, du fait du contexte ou de l'humeur du locuteur* (1960 : 1980, 107), il semble possible au

phonologue de voir *une solidarité qui tend à préserver l'identité de ce phonème quel que soit le sens du mot dans lequel il se manifeste* (1962 : 1969, 41). Cette **identité substantielle du phonème** est définie comme étant une *habitude articulatoire*. Cependant, dresser l'inventaire des phonèmes apparaît complexe en raison de la variabilité formelle, non-pertinente, qu'un même phonème peut présenter. Outre les variations individuelles évoquées auparavant, le phonème peut en effet présenter des variantes combinatoires (contextuelles); les contextes phoniques dans lesquels il se trouve entraînant quelques distorsions ou déformations dans sa réalisation, voire même sa neutralisation.

Les phonèmes étant les unités minimales du système linguistique, il n'est pas possible de les décomposer en unités successives plus petites, mais ils peuvent être classés en fonction de **traits distinctifs**. Ainsi pour réaliser 'douche' et 'touche', Martinet remarque qu'*il faut, à l'initiale, faire le choix, 1° de l'articulation occlusive apicale commune à 'douche' et à 'touche', 2° d'une articulation glottale caractéristique qui distingue 'douche' de 'touche'* (1960 : 1980, 71). Les dénominations des traits relevés pour différencier les phonèmes sont articulatoires, mais pour une bonne part d'origine conventionnelle, précise Martinet. Ajoutons enfin que ces traits distinctifs sont binaires comme ceux de Jakobson, qu'ils permettent le groupement par paires (par exemple les sourdes et les sonores), mais qu'ils peuvent également être ternaires, quaternaires, ... quand c'est par exemple le point d'articulation dans la cavité buccale qui est pris en compte pour distinguer des séries de plusieurs unités.

Si la phonologie se prête avec bonheur à l'analyse structurale des unités commutées en traits distinctifs ou oppositifs, **la sémantique** semble plus récalcitrante. Martinet récuse donc l'utilisation de la méthode phonologique *pour venir à bout des problèmes autrement plus complexes posés par l'aspect significatif de la langue* (1962 : 1969, 59). Aussi, l'isomorphie postulée par les glossématiciens entre les plans du contenu et de l'expression *considérés comme strictement parallèles* doit-elle être remise en question. Refusant également l'introspection et ses incertitudes comme moyen d'approcher des signifiés (1960 : 1980, 34-36), Martinet semble enclin à prendre en compte les réactions linguistiques et non-linguistiques des sujets à l'écoute des messages. Mais, rien de cela n'est développé dans les *Eléments*. Le linguiste remarque seulement, comme nombre de ses confrères, qu'un élément linguistique n'a réellement de sens qu'en contexte et que, hors contexte, le monème ou même un signe plus développé ne présente que des virtualités sémantiques dont certaines seront actualisées lors de la production d'un message. Ce n'est donc pas une sémantique que développe Martinet, mais une syntaxe, une étude syntagmatique du langage dont l'intérêt sera de proposer un classement paradigmatique des différents monèmes grâce à la prise en compte de leur autonomie ou dépendance. La notion de choix du locuteur qui soutient tout le système fonctionnel retrouve ainsi une certaine pertinence méthodologique, à défaut de paraître réellement efficace quand il s'agit de traiter du "choix exclusif" des unités de première articulation proposé par le système linguistique.

L'analyse des énoncés en monèmes, comme celle des monèmes en phonèmes, pose quelques problèmes d'identification (1960 : 1980, 101 s.). Les variations formelles que peut présenter un monème suivant le contexte signifiant en rend parfois la reconnaissance difficile. Ainsi, le signifié "aller" se présente-t-il sous des formes variées : [al], [va], [i] ou [aj], formes variées qui constituent **la morphologie du monème**. On ne peut donc se baser uniquement sur le signifiant pour identifier le signifié et le monème. Par ailleurs, les signifiants de deux monèmes peuvent être amalgamés, enchevêtrés au point de ne former plus qu'un seul signifiant doté de deux signifiés (par exemple, "au" composé de "à" et "le"). D'autres signifiants apparaissent au contraire discontinus; l'accord grammatical relèverait de cette discontinuité. Par exemple dans l'énoncé : "vous courez", [vu] et [e] représentent les signifiants discontinus du signifié "deuxième personne du pluriel". D'autres signifiants encore ne présentent pas de variantes; par exemple [kur] est le signifiant de "cours", "coure", "courent", ... Notons enfin que l'amalgame peut être phonématique ou sémantique. Ainsi, le passeport ou le petit four forment-ils un simple monème appelé *synthème* par Martinet, un *synthème* que l'on peut décomposer en deux unités significatives.

Prenant comme critère **l'autonomie syntaxique des monèmes**, Martinet propose de distinguer le monème autonome dont la place peut varier dans l'énoncé (par exemple : hier, vite, ...) et le syntagme autonome (par exemple : en voiture) issu de la combinaison d'un monème dépendant (voiture) et d'un monème fonctionnel (en). Il invite enfin à séparer *les fonctionnels* qui relient des

unités avec le reste de la phrase (par exemple : avec dans le syntagme : avec mes valises) *des modalités* qui sont d'abord associées à un monème dépendant (dans l'exemple précédent : mes). Considérant les différentes relations que de tels segments peuvent entretenir avec l'ensemble de l'énoncé, il nous propose enfin une définition de l'énoncé comme étant composé d'un syntagme ou monème prédicatif et d'un sujet (défini comme une expansion obligatoire du noyau prédicatif). L'expansion par adjonction de compléments ou coordination d'autres prédicats assure l'enrichissement de cet énoncé (phrase) minimum.

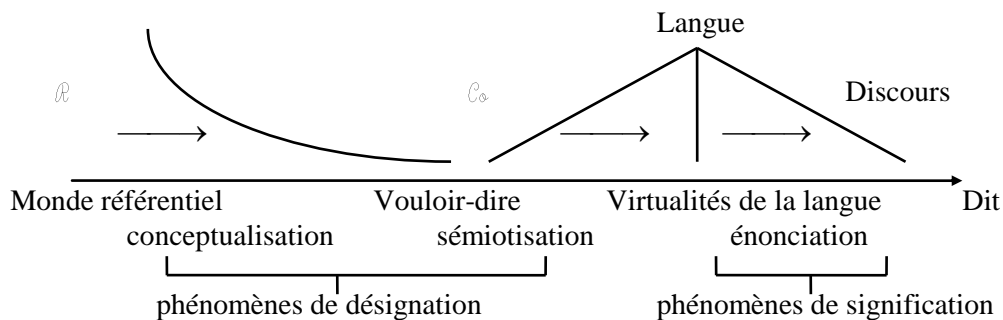
## 2. La sémantique de Bernard Pottier

La sémantique rejetée pour A. Martinet est l'objet d'étude du linguiste B. Pottier. Fortement influencé par la psycho-mécanique de G. Guillaume et par la glossématique de L. Hjelmslev, le sémanticien s'inspire de la méthode d'analyse des phonologues. Reprenant les analyses du signifiant sonore d'A. Martinet, il fait comme lui maintes références à la communication, mais dessine une grammaire de la production des énoncés plus complexe et plus riche. Proposant également une description oppositive et substantielle du signe, il développe une analyse du signifié guidée par le postulat hjelmslévien de l'isomorphie des plans du contenu et de l'expression, postulat qui, critiqué par le phonologue français, peut apparaître une simple hypothèse de travail dont il faut juger de la rentabilité.

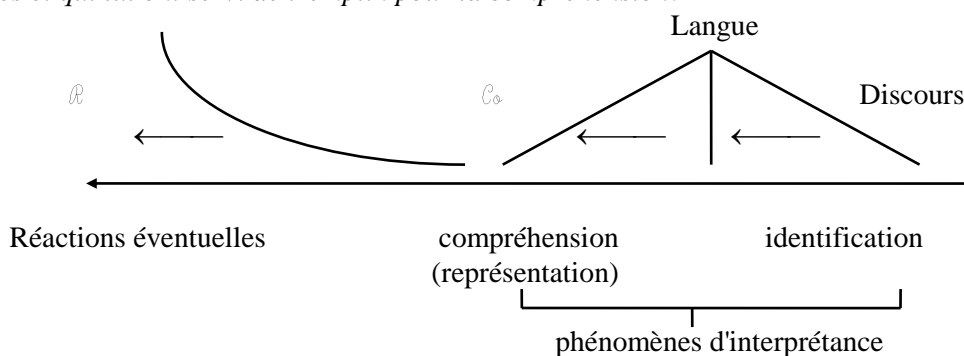
### Une grammaire de la production des énoncés passant à travers les signes

Dès la première ligne de *Sémantique générale* (1992), B. Pottier définit **la sémantique** en ces termes : *la sémantique générale se préoccupe des mécanismes et opérations concernant le sens, à travers le fonctionnement des langues naturelles*. La quête sémantique de Pottier rappelle les travaux de son maître G. Guillaume, le fondateur de la psycho-mécanique ou psycho-systématique. Le point de vue dynamique, la recherche de processus sémantiques apparents à travers l'activité langagière guident également le travail des deux linguistes. D'autres thèmes communs apparaîtront, comme l'influence du structuralisme et le rejet de la définition abstraite, vide de tout contenu de la langue prônée par les formalistes, la recherche du conceptuel sous le langage, le rejet du positivisme et le recours au linguistique observable pour atteindre ce qui n'est pas directement observable (1974, 9). Il s'agit donc de dynamiser **le processus sémiotique**, de le situer au sein d'une activité communicationnelle et en même temps d'étudier la sémosis (opération génératrice de la signification) en profondeur, de considérer ses tenants et ses aboutissants.

B. Pottier propose **un modèle** où la sémiotisation se trouve placée entre l'énonciation et la conceptualisation qui ouvre sur l'univers référentiel. La prise en compte du contexte énonciatif lui permet d'évoquer les variations socioculturelles, de traiter de l'explicite et de l'implicite du message, de la compétence et de la performance des sujets d'énonciation, et des accroc de la communication qui du coup n'apparaît plus transparente. Le sémanticien dessine donc deux parcours différents, celui *onomasiologique* de l'émetteur et celui *sémasiologique* du récepteur du message (1974, 35 et 1992, 16-17). En prise avec le monde référentiel ( $\mathcal{R}$ ), l'énonciateur prendrait *conscience de son vouloir-dire dans la mesure où il conceptualiserait* ( $\mathcal{C}_s$ ) *son intention de signifier*. Cette organisation mentale serait alors *mise en signes, sémiotisée, à travers les moyens fournis par le système sémiotique*, par exemple la langue naturelle. Assurant un passage entre les membres de l'opposition saussurienne langue - parole, il définit celle-là comme étant *composée de son système de langue, en puissance, et de mécanismes d'énonciation qui en permettent les réalisations discursives*. Adepté d'une sémantique dynamique qu'il donne à voir grâce à de nombreux graphiques, Pottier propose le schéma du *parcours onomasiologique* suivant :



Le parcours de l'interprétant est évidemment inversé. Le point de départ est le texte. Grâce à des compétences variées et variables, l'énonciataire identifie les éléments discursifs et *construit une hypothèse de sens qui le conduit à comprendre le message, c'est-à-dire à se le représenter mentalement, à le conceptualiser en se détachant rapidement des signes de la langue naturelle qu'il a identifiés et qui lui ont servi de tremplin pour la compréhension.*



Le modèle sémantique de Pottier accorde donc une place privilégiée au **conceptuel**, puisque la *représentation mentale* apparaît à la base du choix sémiologique en langue naturelle et puisque le signe semble n'avoir de valeur que rattaché au conceptuel qui le soutient. Rendre compte du fonctionnement de la langue revient en quelque sorte à considérer la manière avec laquelle la langue met en signe le domaine conceptuel a-linguistique. Evoquant la presque équivalence des énoncés : *le chat a été blessé par l'enfant et l'enfant a blessé le chat*, il propose en effet la formulation du schème de compréhension suivant //ENFANT → BLESSER CHAT// et il souligne que le *niveau logico-sémantique* mis ainsi en évidence est utilisable universellement (1976, 3-11). La traduction mettrait ainsi en jeu l'organisation conceptuelle (ou représentation mentale) d'un texte, organisation qui formerait le pivot entre les textes dits en langue étrangère. D'un texte, c'est surtout le schème conceptuel que semblent également retenir les auditeurs; et, Pottier est autorisé à proposer des schèmes conceptuels généralisants pour les textes. D'après le sémanticien, les linguistes ne peuvent donc faire l'économie de ce niveau sous-jacent aux manifestations langagières et aux systèmes des langues, langues dont B. Pottier évoque certes les différences, mais aussi les nombreux points communs. *Aucune langue n'a déconcerté le linguiste, ... on n'a pas trouvé de langue atypique*, écrit-il peut-être pour donner un argument comparatiste à la prééminence accordée à la pensée a-linguistique (1976, 70-72). Des concepts universaux (noèmes) apparaissent ainsi communs à toutes les langues. Passage obligé pour la production et pour la compréhension d'un message, le conceptuel semble "d'un point de vue génératif" gouverner les langues.

Au-delà du conceptuel apparaît l'**univers référentiel**. Faisant un parallèle entre la conscience que l'homme a de lui-même, de son couple et de son enfant, et la dualité et la pluralité, B. Pottier écrit que la *grammaire n'est qu'une abstraction généralisante de l'expérience humaine*. Il retrouve également des "équivalents" des concepts généraux (êtres, choses, propriétés et activités) dans l'expérience humaine naturelle (commune) et culturelle. L'univers référentiel ne peut donc, contrairement au désir de certains saussuriens, être chassé du linguistique, il est pour partie constituant du système linguistique. Ainsi, semble-t-il naturel de retrouver dans le signifié linguistique

certaines traits référentiels sélectionnés par le sujet formé par sa culture à privilégier certains aspects de la réalité extérieure (1987, 59). Survivants des catégories aristotéliennes, les domaines d'expérience évoqués à plusieurs reprises pour traiter de la signification trouvent donc leur raison d'être dans la langue elle-même<sup>1</sup>. La langue de Pottier est celle d'un sujet inscrit dans la réalité et le *comportement sémiotique* ressortit du moins en partie à la *naturalité* (1992, 44)<sup>2</sup>.

Pour le sémanticien substantialiste qui n'en oublie pas pour autant la définition oppositive du signe saussurien, **le choix d'un signe en langue naturelle** reposerait donc sur *une double adéquation, référentielle*, puisque le *signe doit intégrer les traits retenus du monde réel ou imaginaire*, et *structurale*, puisque le *signe doit être pertinent, distinctif ... par rapport à ... d'autres signes voisins* (1992, 121). La clôture du linguistique sur lui-même pratiquée par les formalistes férus de logique ne peut donc être qu'erronée. Pour Pottier, *il est vain de vouloir expliquer le fonctionnement linguistique uniquement à l'intérieur de la langue*.

### Un signe linguistique polyvalent et tripartite

Dans les études du signe linguistique que nous propose Pottier, la valeur oppositive de celui-ci peut sembler plus implicite qu'explicite. C'est certainement elle qui préside à l'organisation des tableaux analytiques<sup>3</sup> où par exemple la catégorie des sièges est décomposée en chaise, fauteuil, tabouret, canapé, pouf; des signes qui prennent une valeur spécifique de par l'opposition qu'ils entretiennent les uns avec les autres. Mais, ces tableaux renvoyant également et explicitement à des domaines d'expérience, ils apparaissent aussi et peut-être surtout le fruit du savoir que l'analyste a de l'univers référentiel. Il nous semble en fait que **valeur oppositive et valeur référentielle** se confondent ou se soutiennent mutuellement dans les analyses sémantiques de Pottier. Ainsi, il justifie la composition et l'analyse de son tableau sur les sièges en écrivant : *dire "Cet objet est une chaise" suppose qu'il correspond à l'idée que je me fais du signe 'chaise' dans une compétence lexicale issue de l'expérience référentielle, et qu'il est plus adéquat que ses voisins 'tabouret' et 'fauteuil' puisque je perçois un dossier et constate qu'il n'y a pas de bras* (1992, 121). Nous trouvons des remarques équivalentes au sujet du signe maison qui dénomme le référent maison et *tire sa signification de ses propriétés sémantiques relatives à un ensemble qui peut être par exemple {maison, villa, hôtel, pavillon}* (1974, 28).

Les classes paradigmatiques dressées par le sémanticien trouvent ainsi leur fondement dans l'univers référentiel qui, en autorisant la délimitation d'un certain type d'expérience, permet d'en relever les différents éléments constitutifs. Dans le domaine linguistique privilégié par Pottier, il s'agit de retrouver les signes qui dénomment une certaine catégorie de choses, c'est-à-dire de *constituer l'ensemble d'expérience à l'intérieur des possibilités floues de la langue* (1992, 37). Et puisque *la relation entre le signe et le référent, réel ou imaginaire, - toujours à travers la conceptualisation - est la dénomination* (1974, 27), il s'agira essentiellement de relever des morphèmes (en pratique des noms) qui renvoient à une même catégorie et de les analyser en faisant référence aux qualités distinctives de ces réalités.

Considérant les signes linguistiques dans leur relation avec l'univers référentiel, Pottier semble également autorisé à traiter de leur "justesse". L'*orthonyme* est ainsi défini comme *l'appellation qui vient immédiatement à l'esprit de la communauté pour désigner les référents usuels d'une culture* (1987, 44 s.). Immédiate et dénotative, cette **dénomination "juste"** semble présupposée par l'existence même de la connotation ou des jeux de rhétorique qui tirent leur effet de leur relative inadéquation référentielle. L'*hyperonyme*, l'*hyponyme*, l'*antonyme*, mais aussi la *périphrase*, la

---

<sup>1</sup>In *Linguistique générale, théorie et description* 1974, 63, B. Pottier écrit : *toute signification est relative à des ensembles d'expérience selon les circonstances de la communication*.

<sup>2</sup>B. Pottier voit dans un exemple d'isomorphisme du signifiant et du signifié (une marque sémantique ou augmentation sémique corrélée à une augmentation du signifiant correspondant, par exemple chien/chienne, venir/ne pas venir) un *exemple de la naturalité du comportement sémiologique*. C'est là un phénomène qu'on ne peut généraliser, précise-t-il. Mais, le problème que nous semble poser une telle interprétation est celui de déterminer quel est l'élément en augmentation; le féminin est-il "naturellement" marqué par rapport au masculin ? Décider de l'augmentation (ou de la diminution) sémique d'un élément nous semble en fait principalement une question de point de vue dont la "naturalité" demande examen.

<sup>3</sup>Cf. infra, un exemple de tableau analytique.

métonymie et le mixonyme (procédé économique de désignation à partir de deux signes, par exemple : Locaben pour location de bennes) proposent ainsi différents types de médiation avec le domaine référentiel et se jouent plus ou moins de l'orthonymie. Ces détournements linguistiques opérés en discours semblent également permis par le caractère flou que Pottier prête parfois à la langue. Il note en effet que la relation entre le signe et le référent n'est pas systématique; *chaque représentation mentale est susceptible d'être manifestée linguistiquement de multiples façons* et un signe peut renvoyer à des entités variées (1992, 33, 70). Les signes linguistiques sont **polyvalents**, ainsi que le montre leur caractère polysémique ou homonymique; caractère qui assure leur adaptabilité discursive et, pour l'analyste, la difficulté de les analyser.

La transparence du signe linguistique est donc relative. Polyvalents, les signes linguistiques n'ont en langue ni *contours bien définis* ni *contenu univoque* (1976, 5). Comme de nombreux linguistes, Pottier évoque l'influence du contexte qui oriente la signification d'un signe par l'actualisation de certains traits sémantiques et l'ajout de nouveaux traits.

Dans la sémantique de Pottier comme dans la sémiologie de Saussure, **le signe** est défini par la relation entre un signifié et un signifiant. Un signifiant sans signifié, par exemple *\*croupère*, n'est pas un signe (1974, 28-33). De même un signifié naissant dans une langue ne deviendra signe que lorsqu'il sera relié à un signifiant. Définis grâce à l'existence de l'autre, ces deux composants peuvent néanmoins être considérés séparément. Pour Pottier, comme pour le linguiste genevois, le lien entre le signifiant et le signifié est conventionnel; *le signifiant /mEzõ/ n'a pas de raison particulière de signifier l'édifice d'habitation cité*. Et, les onomatopées semblent également chez les deux linguistes évoquer une certaine motivation référentielle. A l'intérieur du système linguistique, la motivation interne est plus ou moins évidente; absente dans *fauteuil* ou *bougie*, elle apparaît moyenne dans *trépied* ou *cendrier* et forte dans *ouvre-boîtes* ou *allume-cigares*. Pottier évoque par ailleurs l'existence d'un **iconisme des signes**, notant qu'à un ajout sémantique correspond souvent un ajout formel, par exemple *table* + *pluriel* donne *tables* et + *diminutif* *tablette*. Entre signifiant et signifié apparaît donc une relative isomorphie. C'est la relativité de cette isomorphie qui est mise en évidence par les études du sémanticien sur les relations entre le signifié et le signifiant phonique ou graphique, sur leurs correspondances asymétriques (allosémie, polysémie, ...) ou terme à terme (monosémie, monophonie, ...).

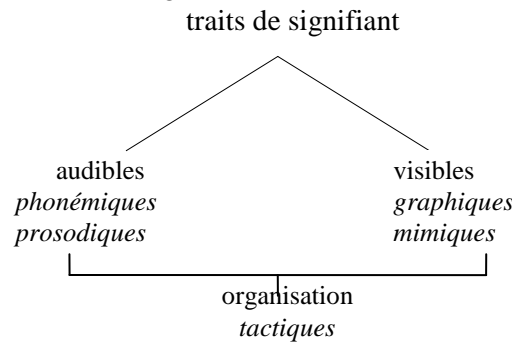
Considérant avec attention le signifié, le sémanticien le décompose en une substance et une forme, substance et forme qui, nous le verrons, sont totalement différents de ceux de Hjelmslev. Le signe de Pottier se trouve ainsi décomposé en trois parties, le signifiant, la substance du signifié et la forme du signifié. Tripartition qui peut être symbolisée par le schéma suivant :

Signe	=	<table style="border-collapse: collapse; width: 100%;"> <tr> <td style="border: 1px solid black; padding: 2px; text-align: center;">Substance du signifié</td> <td style="border: 1px solid black; padding: 2px; text-align: center;">Forme du signifié</td> </tr> <tr> <td colspan="2" style="border: 1px solid black; padding: 2px; text-align: center;">Signifiant</td> </tr> </table>	Substance du signifié	Forme du signifié	Signifiant	
Substance du signifié	Forme du signifié					
Signifiant						

Les trois parties du signe peuvent à leur tour être analysées en traits distinctifs, ainsi que Martinet en a montré le chemin en phonologie.

Précisons tout d'abord que **le signifiant**, pouvant appartenir à plusieurs paradigmes, est identifié en fonction du contexte dans lequel il se trouve. Ainsi en va-t-il par exemple du "O" qui vaudra comme lettre dans l'alphabet, comme chiffre parmi les nombres ou encore comme cercle avec les formes géométriques (1987, 44). Graphique et sonore, le signifiant linguistique présente des composants différents suivant la matière mise en jeu. S'inspirant librement de Martinet, il décrit le *support audible de la communication* comme étant constitué de l'ensemble des phonèmes, mais aussi des *prosodèmes* et des *tactèmes* (*unité minimale du signifiant fondée sur le comportement linéaire des morphèmes*). La substance du phonème peut être décomposée en traits que Pottier nomme *phèmes*, l'ensemble des phèmes formant le *phémème* (1974, 300-09). Les signifiants prosodiques et tactiques sont également analysables en tons, accents d'intensité, ... ou co-occurrence, ordre, séparation, ... Quant au *support de la communication visible*, il est constitué par l'ensemble des *graphèmes*, des

*mimèmes* (unité minimale de signifiant corporel visuel accompagnant la communication) et des *tactèmes*. Soit l'ensemble de traits des signifiants linguistiques :



Notons que, chez Pottier, le signifiant n'est pas toujours transparent; lorsqu'il est connoté ou motivé, il participe comme le signifié et le contexte pragmatique à la signification. Si le signifiant relève pour Pottier du domaine de la signifiante, les **deux composants du signifié** sont apparentés à la sémantique ou à la syntaxe. La *substance du signifié* est constituée par l'ensemble des traits minimaux de signification, les *sèmes*. Au niveau d'un signe, l'ensemble de ces sèmes est appelé le *sémème*. Les sèmes peuvent être différenciés suivant leur nature stable ou instable en *sèmes dénotatifs* et sèmes connotatifs. Les sèmes dénotatifs peuvent à nouveau être différenciés en fonction de leur caractère *spécifique*, ils permettent alors de différencier deux *sémèmes* voisins (par exemple chaise et fauteuil), ou en fonction de leur portée *générique*, ils indiquent alors l'appartenance à une catégorie générale (par exemple /matériel/ pour biréacteur, triréacteur). L'ensemble des sèmes spécifiques est appelé *sémantème*, celui des sèmes génériques *classème* et celui des sèmes connotatifs *virtuème*. Soient les tableaux terminologiques suivants :

ensemble des sèmes spécifiques	ensemble des sèmes génériques	dénotation
ensemble des sèmes virtuels		connotation

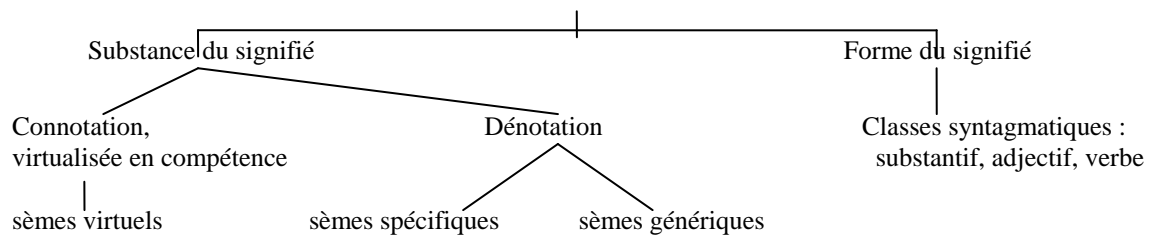
Sémème =

sémantème	classème
virtuème	

La *forme du signifié* est intégrante par rapport à la substance. C'est elle qui assure son identité linguistique en la rattachant à une classe syntaxique. Influencé vraisemblablement par la syntaxe fonctionnelle, Pottier présente ces classes comme étant constituées de deux *catégorèmes*, le *lexème* et le *grammème*. La prise en compte des autres niveaux de complexité du signe enrichit l'analyse syntaxique. Le morphème, la lexie, le syntagme ou même l'énoncé et le texte étant des signes, l'analyse de la forme du signifié ouvre sur une analyse des énoncés formés du *nucléus* (le noyau : base + prédicat) et d'éléments marginaux, énoncés qui peuvent être complexifiés par juxtaposition, coordination ou subordination d'autres énoncés. Analysant les constituants des énoncés, les *fonctèmes* et les lexies, et leur combinaisons en *syntactèmes*, Pottier présente une syntaxe qui réunit et reformule toutes les catégories traditionnelles. Précisons encore que **trois sémantiques** sont censées prendre en charge ces différents degrés de complexité du signe; la *sémantique analytique* traiterait principalement des petites unités, le morphème et l'analyse sémique, la *sémantique schématique* considérerait l'énoncé analysé en schèmes d'entendement au niveau des unités d'énonciation et la *sémantique globale* envisagerait la structuration narrative d'un texte clos.

Aux niveaux inférieurs de la complexité du signe, l'information sémique se distribuerait ainsi (1987, 68) :

Signifié



### L'analyse de la substance du signifié : des constituants sémiqes aux axes sémantiques

C'est principalement l'analyse de la substance du signifié qui retient Pottier. Adoptant la méthodologie phonologique, il propose des tableaux où des lexèmes appartenant au même domaine d'expérience sont analysés en **traits sémiqes différentiels**. Clos par nécessité pour l'analyse, ces ensembles paradigmatiques posent évidemment le problème de leur formation; où arrêter l'énumération, quel choix faire ? La référence à l'expérience renvoie, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le sujet au monde référentiel, à ses connaissances, donc à une compétence qui peut s'avérer fort variable d'un individu à l'autre. Recourir aux critères de compétence et d'expérience oblige donc à assumer le caractère relatif et aléatoire des analyses faites. Soit, par exemple, le tableau suivant pour l'ensemble {aboyer, crier, glousser, miauler} où les réponses aux questions posées sur la présence ou non du trait situé à gauche du tableau seront symbolisées par + pour "oui", - pour "non" et ~ pour "indifférent" (1974, 62-63) :

	aboyer	crier	glousser	miauler
manifestation sonore buccale	+	+	+	+
par le chat	-	+	-	+
par le chien	+	+	-	-
par la poule	-	+	+	-
avec n décibels	~	~	~	~
par un humain	-	+	-	-

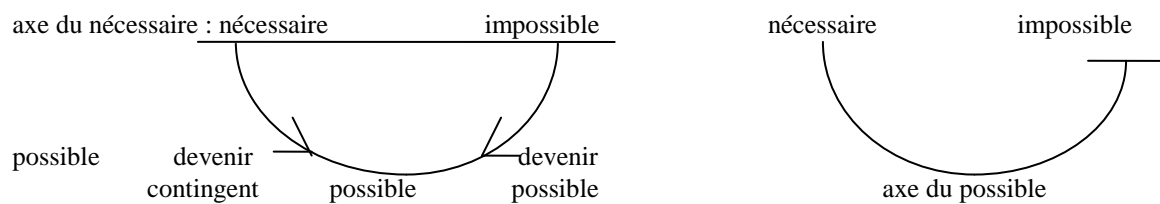
Ce tableau appelle plusieurs commentaires. Notons tout d'abord la récurrence du premier sème, "manifestation sonore buccale"; sème générique, il assure la cohérence de l'ensemble formé. Les traits de signification suivants particularisent chaque élément retenu; spécifiques, ils opposent entre eux les lexèmes ou sèmes (ensembles de sèmes). Les traits retenus apparaissent extrêmement variables dans ces "définitions référentielisantes"; ils concernent la nature du phénomène envisagé, son intensité, sa source et semblent s'arrêter un peu artificiellement, comme certains dictionnaires qui ne retiennent que les traits qu'ils considèrent comme les plus "significatifs" des éléments abordés successivement. L'analyse sémiqse semble donc plus ou moins artificiellement clôturée. Il est vrai que Pottier déclare ne retenir que les sèmes dénotatifs, écartant les sèmes connotatifs qui peuvent apparaître dans un énoncé comme : "le commissaire aboyait sans cesse". *Toute signification est relative à des ensembles d'expérience selon les circonstances de la communication*. "Banales", les circonstances de la communication présupposées par les analyses dénotatives de Pottier demanderaient peut-être à être précisées, d'autant plus si nous considérons l'importance donnée par Pottier lui-même au contexte pour orienter la signification "floue" des signes linguistiques en langue. Ajoutons enfin que les traits retenus sur la gauche du tableau peuvent apparaître complexes et non minimaux, ainsi que le voudrait la définition du sème comme unité minimale de signification. Prendre en compte uniquement la valeur différentielle que ces sèmes contractent les uns avec les autres et non la signification entière du lexème résoudrait certes ce problème terminologique, mais la variété des éléments retenus rend l'opération un peu aléatoire.

Si l'analyse sémiqse de Pottier présente un intérêt indéniable en sémantique, on peut cependant regretter le fait que le rôle joué par l'univers référentiel, par les expériences, favorise surtout l'analyse de lexèmes concrets<sup>1</sup>. Traiter des entités concrètes relèverait, d'après le sémanticien,

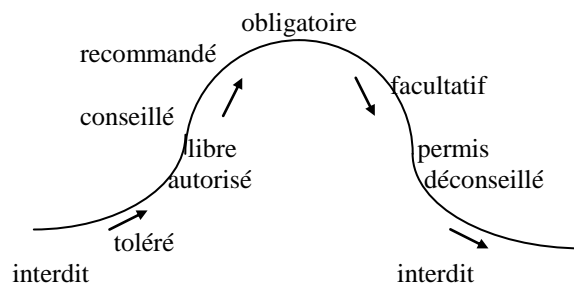
<sup>1</sup>Fr. Rastier développe actuellement une analyse sémiqse assez proche de celle de B. Pottier. Mais, il en a, nous semble-t-il, affermi le propos et complexifié la tâche en prenant davantage en compte les phénomènes de polysémie et le rôle joué par le contexte pour la signification et le fonctionnement des sèmes. Reprenant les distinctions entre sèmes spécifiques et génériques de Pottier, il distingue également les sèmes inhérents (par exemple le corbeau noir) et les sèmes afférents qui peuvent être socialement normés (comme les virtuèmes de Pottier) ou ajoutés par le contexte.

d'une forme d'évidence, d'un *voir d'évidence*, envisager les comportements mettrait davantage en jeu l'interprétation, un *voir d'événement* (1992, 122-23). Ces analyses peuvent donc apparaître à plus d'un titre insuffisantes et par ailleurs limitées à l'exploitation d'un modèle binaire qu'il est possible de complexifier, de dynamiser. En regard, l'étude des axes sémantiques qu'il propose par la suite, tout en apparaissant moins ambitieuse que ses relevés de classes paradigmatiques, enrichit sa sémantique **du dynamisme et du continu**. Influencé par les schèmes dynamiques binaires de Guillaume et par la théorie des catastrophes de R. Thom<sup>1</sup>, Pottier présente sur un axe (ou une courbe) dynamique et en continu une série de termes intermédiaires et asymétriques entre deux termes contraires.

Reprenant le carré logique de la modalité aléthique, il affirme cette asymétrie sémantique en l'illustrant par la formule "*tout ce qui n'est pas impossible est possible*" et il souligne le caractère aléatoire de la négation en évoquant l'existence de nombreux parasyonymes, donc de légères variantes (*il y a des choses qui sont non-admissibles, inadmissibles ou qui ne sont pas admissibles*). La forme courbe des "axes" sémantiques qu'il dessine lui permet également de visualiser le caractère ponctuel des termes polaires et le caractère flou des termes médians.



Une courbe développée lui permet enfin de dessiner un cycle aux étapes multiples, sorte de reproduction de la *chronoexpérience* :



#### IV. En deçà et au-delà du signe : la sémiotique d'A. J. Greimas et l'Ecole de Paris

Formé à la lexicologie et aux analyses diachroniques de la langue, Algirdas Julien Greimas présente dans un premier temps une sémantique structurale (1966) qui semble à la fois marquer une relative parenté avec les analyses sémiques pratiquées par Pottier et en même temps inscrire les fondements théoriques de la sémiotique<sup>2</sup> à venir. Influencé par Saussure<sup>3</sup> et par Hjelmslev dont il

<sup>1</sup>In *Sémantique générale*, 1992, 55-57, Pottier résume l'apport de Guillaume, la rentabilité linguistique de son modèle, et ceux de R. Thom.

<sup>2</sup>Après avoir désigné indistinctement les mêmes mouvements, le terme d'origine anglo-saxonne, sémiotique, et celui français, sémiologie, se sont petit à petit vus associés à des pratiques différentes dans les années 1970. Dans le *Dictionnaire raisonné des sciences du langage* de Greimas et Courtés (1979, 335-338 article *sémiologie*), les distinctions sont faites. Restrictif, le projet sémiologique développerait une thèse réduite du programme saussurien, privilégierait le système au mépris du procès, limiterait son champ d'analyse à l'étude de quelques codes artificiels à cause de son souci communicationnel et/ou de l'importance accordée au modèle linguistique (cf. les travaux de Mounin et Prieto). Soulignant en regard l'importance de la thèse hjelmsléviennne et l'exigence de rigueur de la méthode sémiotique (cf. les infidélités de Barthes à Hjelmslev et sa sémiologie connotative faisant la part belle aux lieux communs), les auteurs du *Dictionnaire* évoquent son élaboration d'un métalangage approprié et insistent sur la relative autonomie des langages non linguistiques (cf. Barthes et la médiation des langues naturelles dans le processus de lecture des signifiés des langages non linguistiques) : *Reconnaître qu'il n'y a pas de langage sans pensée, ni de pensée sans langage, n'implique pas qu'on doive considérer les langues comme le seul réceptacle de la "pensée"*.

<sup>3</sup>Dans un article d'épistémologie, « L'actualité du saussurisme » (1956), Greimas souligne l'intérêt de la thèse saussurienne, sa définition de la langue comme objet formel, sémantique et social, et la fécondité des recherches exemplaires menées par C. Lévi-Strauss et M. Merleau-Ponty, dont il retient principalement la dimension sémantique du langage et de la relation du sujet à l'histoire et au monde. M. Merleau-Ponty (1945) aurait rejoint le *postulat saussurien d'un monde structuré*,

reprend la définition de la langue comme système formel, non substantiel, il trouve chez les ethnologues, C. Lévi-Strauss et W. Propp, les prémisses de son modèle sémantique et de sa grammaire narrative. Promoteur d'une thèse originale sur la signification, il semble également motivé par un désir d'intégration et de totalisation qui l'éloigne du glossématicien; le sujet est introduit dans ses analyses, la signification devient un procès dynamique et formalisable, le champ de la sémiotique s'élargit, ... Riche et complexe, la sémiotique greimassienne apparaît également mobile et réflexive. Elle illustre le mariage nécessaire entre la théorie et la pratique descriptive qui l'invite à reformuler ou à "approfondir" les options théoriques et méthodologiques prises, et ceci d'autant plus que l'Ecole de Paris, fondée par le sémioticien, se présente comme un espace de réflexion varié et critique.

## 1. La sémiotique et la sémosis

### Le signe comme unité du plan de la manifestation

Pour les sémioticiens de l'Ecole de Paris, le signe est une manifestation de surface (1976, 18-26 et Greimas, Courtés, 1979, 349-351), c'est une *instance du paraître linguistique qui renseigne sur la manière dont les systèmes sémiotiques se manifestent à nous*. Il se présente comme **un objet construit**, constitué par la fonction sémiotique (la sémosis) qui assure la relation entre le signifiant et le signifié. De dimension fort variable (du morphème au texte), le signe pose évidemment un problème de délimitation et d'identification que nous avons déjà vu évoqué par Martinet, problème qui conforte les sémioticiens dans leur intention de laisser le signe pour traiter de la sémosis, *du mode d'existence et d'organisation des systèmes sémiotiques*.

Suivant la thèse et la terminologie hjelmsléviennes, le signe est présenté comme étant constitué par une relation de présupposition réciproque entre **les plans de l'expression et du contenu**. La notion de plan et leur analyse en forme et substance permettent de dissocier chacun pour l'analyser séparément. Négligeant les substances auxquelles les formes seraient indifférentes, les sémioticiens ne retiennent comme objet sémiotique que la corrélation entre les formes de l'expression et du contenu, formes qui sont elles-mêmes analysables séparément. C'est principalement la forme du contenu qui retient tout d'abord leur attention, puisque comme le note Greimas en 1966 la sémantique est alors la parente pauvre de la linguistique. Les analyses du plan de l'expression viendront ensuite grâce aux travaux de Lindekens et de Zemsz sur la typographie, la photographie, à ceux de Thürlemann ou Floch sur la peinture abstraite, les logos, ... L'originalité de leur démarche tient sans nul doute au développement que prend l'analyse de chaque plan, en particulier celui du contenu qui traverse les différentes dimensions du signe lors de l'étude des unités minimales que sont les sèmes ou des fonctions narratives qui dépassent les limites phrastiques pour toucher le texte dans son entier.

Le postulat de l'indépendance de la forme sémiotique, objet de la recherche, et de la substance permet aux sémioticiens d'élargir leur champ d'activité et surtout de proposer un point de vue qui leur permet d'enrayer **le problème du référent**. En effet, le monde extra-linguistique n'est plus considéré comme un *référent absolu* que la langue aurait pour charge de signifier ou de désigner, mais comme *le lieu de la manifestation du sensible, susceptible d'être la manifestation du sens humain, c'est-à-dire, de la signification pour l'homme*; il suffit de traiter en somme ce référent comme *un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins implicites* (1968, 5). Langage autonome, le monde sensible devient alors une méta-sémiotique (c'est-à-dire une sémiotique ayant pour corpus des inventaires de sémiotiques) dont on peut étudier les corrélations avec l'autre méta-sémiotique que constitue le langage naturel. Tout en affirmant la thèse phénoménologique d'un monde sensible structuré et signifiant, la démarche greimassienne présente l'avantage de remettre en question le point de vue naïf des positivistes et d'introduire le référent comme "unité" analysable par la sémiotique et la linguistique. Il devient ainsi possible d'envisager à côté du référent externe un autre référent, celui interne au texte et de traiter de référentialisations externe et interne, c'est-à-dire des procédures assurant l'illusion référentielle, l'effet de "réalité" ou de "vérité" de l'énoncé.

### La sémiotique n'est pas l'étude des systèmes de signes, mais celle des systèmes de signification

---

*saisissable dans ses significations*. Ses références à la phénoménologie merleau-pontyenne ne disparaîtront pas, ainsi que le montre le dernier ouvrage écrit par A.J. Greimas en collaboration avec J. Fontanille *Sémiotique des passions* 1991.

Pour évoluer, la sémiotique doit abandonner la problématique saussurienne du signe. Il faut se débarrasser du signe, principal obstacle à tout progrès théorique, affirme Greimas. *Le sémiotique est entre les signes, présumé par les signes* et c'est sa description qui importe, pas celle des signes (1976, 19). Cette disparition (ou dissolution) permet d'élargir le champ sémiotique, et elle implique une conception dynamique de la sémiotique où le sujet, abandonné par Hjelmslev, réapparaît. Elargissement du champ sémiotique, car le critère retenu est celui de la **signification** et la signification est omniprésente. Avec le point de vue adopté, *le monde dit sensible devient l'objet, dans sa totalité, de la quête de la signification, il se présente dans son ensemble et dans ses articulations, comme une virtualité de sens. La signification peut se cacher sous toutes les apparences sensibles, elle est derrière les sons, mais aussi derrière les images, les odeurs et les saveurs, sans pour autant être dans les sons ou dans les images* (1968, 3). Dynamisme, car ce que la sémiotique veut mettre en évidence, c'est la structure, c'est-à-dire un réseau de relations sous-jacent à la manifestation, mais aussi et surtout une **productivité**, celle qui préside à l'apparition de cette structure de signification (la sémiosis). Au fixisme structural s'oppose donc la conception dynamique et productive de la sémiotique.

Considérer la sémiotique comme espace de productivité invite les sémioticiens à traiter de **l'énonciation**. Ils le font en considérant le sujet comme instance textuelle présumée et interne à l'énoncé. L'instance énonciative apparaît dans le texte, les traces en sont repérables depuis Benveniste, et l'énonciataire est construit et défini par le texte lui-même qui lui propose de suivre un certain parcours de signification. Les notions mises à l'honneur par la grammaire générative, celles de compétence et de performance, de valeur d'usage ou de base, ... permettent de dessiner ces figures énonciatives. J. Fontanille (1987) traite ainsi des degrés de visibilité ou d'obstruction imposées par l'énoncé. J. Courtés présente en 1991 une synthèse et illustration de ce chemin parcouru par les analystes *de l'énoncé à l'énonciation*. Les travaux de M. Hammad (1987) sur l'espace architectural profitent évidemment de cette prise en compte du sujet au parcours limité par l'espace lui-même. Au-delà de ces descriptions d'objets, ce sont aussi **des formes de culture** qui apparaissent, c'est-à-dire la mise en évidence de formes de visibilité et de lecture exploitées ou négligées par une société à un moment donné de son histoire.

Pour traiter de la signification en cours d'élaboration, Greimas propose également **un modèle théorique**, le parcours génératif censé dessiner les étapes de la signification, c'est-à-dire les opérations présumées par la manifestation du sens.

### **Le parcours génératif de la signification**

Greimas fait le postulat suivant : *l'esprit humain, pour aboutir à la construction des objets culturels (littéraires, mythiques, picturaux, etc.), part d'éléments simples et suit un parcours complexe semé de contraintes et de possibilités de choix.*

Ce parcours linéaire et génératif *conduirait de l'immanence à la manifestation en trois étapes principales* : - les structures profondes, qui définissent la manière d'être fondamentale d'un individu ou d'une société, et par là les conditions d'existence des objets sémiotiques. ... les constituants élémentaires des structures profondes ont un statut logique.

- les structures superficielles constituent une grammaire sémiotique qui ordonne en formes discursives les contenus susceptibles de manifestation. Les produits de cette grammaire sont indépendants de l'expression qui les manifeste ...

- les structures de manifestation produisent ou organisent les signifiants. ... elles restent particulières à telle ou telle langue (ou plus précisément, elles définissent les particularités des langues), à tel ou tel matériau (Greimas, Rastier, 1968 : 1970, 135 s.).

La signification partirait donc **d'une instance ab quo**, de valeur générale et abstraite, pour s'enrichir et se complexifier progressivement en passant dans un autre *champ problématique* (c'est-à-dire un lieu d'articulation de la signification et de construction méta-sémiotique) **jusqu'à l'instance ad quem**, le plan de la manifestation (Greimas, Courtés, 1979, 159). Cette spatialisation en profondeur, d'un niveau apparent à un niveau immanent, du concret à l'abstrait, présente l'avantage de rendre compte du caractère extensible des énoncés, de la condensation ou expansion possibles d'une même histoire. Dans le *Dictionnaire* (1979), Greimas et Courtés complexifient le modèle en détaillant

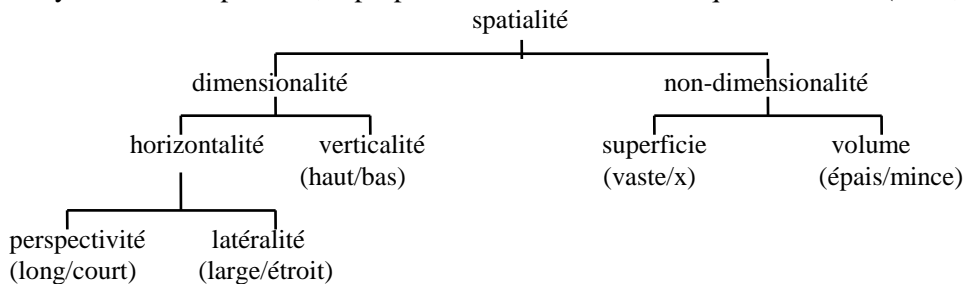
ses étapes et en introduisant dans chacune une **composante sémantique et syntaxique**. Sujet à de nombreuses modifications, le parcours génératif semble en fait voué à être adapté aux découvertes de la sémiotique en constante évolution. Ainsi, dans la version du *Dictionnaire* de 1986, les étudiants de Greimas, l'Ecole de Paris, proposent à nouveau un enrichissement du parcours qui sera en partie repris et complété dans la *Sémiotique des passions* (1991). Il s'agira alors d'inscrire en deçà des structures élémentaires de la signification du niveau profond le continu et sa dynamique, la *tensivité*, sorte de modulation d'avant la discrétisation qui n'est pas sans évoquer la substance amorphe de Saussure ou celle de Hjelmslev.

Outre l'introduction de nouveaux éléments, les sémioticiens sont confrontés à la difficulté de définir la *conversion* des éléments qui passent d'un *champ problématique* à un autre. Malgré ce problème, différents travaux présentent des exemples de ce type de **conversion** entre les niveaux profond et superficiel. Ainsi, J. Courtés a proposé en 1991 que le figuratif, défini par la relation entre un signifiant et un signifié du monde extérieur, semblait présupposer unilatéralement une base thématique (d'ordre purement conceptuel), et celle-là vraisemblablement une axiologie (l'opposition positif vs négatif). Avec ces conversions du niveau sémantique, c'est également le passage d'un univers hétéroceptif à l'intéroceptif, puis au proprioceptif qui apparaît, proprioceptif qui sera mis à l'honneur par les sémioticiens décrivant les états d'âme. Dans la *Sémiotique des passions*, c'est surtout la dimension syntaxique qui apparaît; les modulations tensives des préconditions de la signification s'y trouvent converties en aspectualisation et modalisation des énoncés de faire et d'état.

## 2. La sémiotique est située entre les signes

### De l'analyse sémique aux modèles de la structure élémentaire de la signification, un signe dissous

Dans son premier ouvrage, *Sémantique structurale* (1966), A. J. Greimas présente des analyses sémiques qui évoquent en partie celles de Pottier, avions-nous annoncé en introduction. Qu'en est-il exactement ? Comme celui-ci, il adopte comme hypothèse de départ le postulat hjelmslévien de l'isomorphie entre les plans de l'expression et du contenu et s'inspire des catégories binaires des phonologues. Mais, ses analyses, moins ambitieuses, concerneront des univers notionnels réduits ou même un seul lexème dont il envisage la variété des effets de sens dans le discours. Ainsi, traitant du système de la spatialité, il propose les articulations sémiques suivantes (1966, 33) :



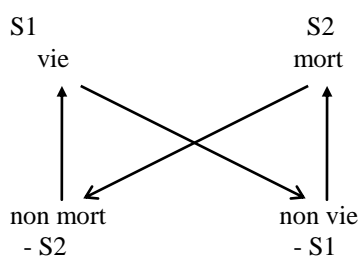
Le modèle d'analyse proposé présente une **combinatoire** absente des tableaux de Pottier. Le substantiel et ses "domaines d'expérience" ont laissé la place à une définition différentielle des termes; les *paraphrases en langue naturelle* ont donc disparu en faveur des *catégories sémiques* regardées comme *antérieures au sème* puisque celui-ci est le *terme aboutissant de la relation instaurée*. Les *sèmes ne peuvent être appréhendés qu'à l'intérieur de la structure élémentaire de la signification*, précisent les auteurs du *Dictionnaire* (1979, 333). Les sèmes du schéma de Greimas contractent également entre eux des relations de hiérarchie; le lexème apparaît comme l'hyperonyme (relation du tout aux parties) des "sèmes" suivants qui à leur tour engendrent d'autres "sèmes", ceux-ci constituant évidemment les hyponymes du terme précédent. A.J. Greimas note par ailleurs que ces relations hiérarchiques entre sèmes peuvent exister au niveau du discours, la relation entre les lexèmes "dimension" et "verticale" étant par exemple de nature hyperonymique dans l'énoncé "la dimension verticale".

L'analyse du lexème "tête" (1966, 42-50), tel qu'il peut apparaître dans des contextes extrêmement variés (par exemple : "une tête d'arbre, prendre la tête, ni queue ni tête, la tête d'une

comète, tête fêlée, une tête bien pleine", etc.), lui permet aussi d'opposer **deux types de sèmes**; ceux qui sont constants (c'est-à-dire récurrents dans les différentes analyses sémiques) sont appelés *les sèmes nucléaires* (ils forment le *noyau sémique* du sémème), et ceux qui varient suivant les contextes sont dits *contextuels* (ou *classèmes*). Mais, la distinction semble parfois difficile dans le sémème. Ainsi après avoir montré que /supérativité/ + /extrémité/ étaient les sèmes nucléaires de "tête", Greimas s'interroge au sujet de la participation au noyau du sème /sphéroïdité/ apparaissant dans un second inventaire. Il semblerait en fait que ce soit l'opposition sphéroïde vs point qui soit en jeu et qu'une partie du noyau puisse être virtualisée dans certains contextes. Précisons encore la notion de *classème* évoquée auparavant. Contextuels, ces sèmes apparaissent dans certains syntagmes, par exemple dans "tête de canal" où le noyau sémique de "tête" évoqué auparavant est associé aux sèmes contextuels /horizontalité/ + /continuité/ qui disparaissent dans "la tête d'un arbre" pour être remplacés par le sème /verticalité/. Alors que les sèmes nucléaires participent à la constitution d'un lexème, les classèmes en tant que sèmes contextuels *se manifestent donc dans des unités syntaxiques plus larges, comportant la jonction d'au moins deux lexèmes* (1966, 103). Nés de la relation entre lexèmes, ils ne sont pas peu importants; ce sont eux qui assurent la compatibilité entre figures différentes. Ils forment une espèce de réseau sémantique "relationnelle" dont Greimas souligne l'importance par **la notion d'isotopie**. Définie d'abord par les classèmes, l'isotopie (la récurrence d'unités du contenu ou de l'expression) rend compte de l'homogénéité d'un énoncé, de sa cohérence. En tant que *réurrences de catégories sémiques* figuratives, thématiques ou même axiologiques (Greimas, Courtés, 1979, 197), les "expansives" isotopies peuvent également être considérées comme des catégories qui articulent le texte, des catégories dont on peut retrouver les traces aux différents niveaux du parcours génératif, c'est-à-dire des structures discursives aux structures profondes plus abstraites.

Le sens n'est donc plus rivé aux lexèmes, aux signes qui se dissolvent dans l'analyse; il est comme disséminé à l'intérieur du texte. La sémantique devient ainsi transphrastique et côtoie à ce niveau de l'analyse le syntaxique.

Pour rendre compte avec plus de précision de l'articulation sémique, Greimas compose en 1968 un modèle où la relation binaire des phonologues est analysée et complexifiée pour donner naissance au célèbre **carré sémiotique**. Nous illustrerons ce modèle en nous inspirant d'un exemple donné par J. Courtés (1991) :



Entre les termes du carré existent des relations catégoriques :

- relation de contrariété entre S1 et S2, -S2 et -S1 (sur les axes)
- de contradiction entre S1 et -S1, S2 et -S2 (sur les schémas)
- d'implication entre -S2 et S1, -S1 et S2 (sur les deixis)

En conjuguant les termes des axes, on peut encore obtenir des méta-termes hiérarchiquement supérieurs aux termes premiers qu'ils englobent; le méta-terme de l'axe supérieur est appelé terme complexe et celui du bas terme neutre. Le carré sémiotique apparaît ainsi comme le développement logique d'une catégorie sémique, développement qui peut sembler surtout favorable à la saisie du discontinu, c'est-à-dire d'oppositions privatives ou catégorielles. Comme les courbes sémantiques de Pottier, le carré peut cependant être adapté à des *oppositions graduelles* (du type : chaud/froid) qui, *au lieu d'articuler l'axe sémantique en deux segments seulement, le présente sous forme scalaire avec autant de positions intermédiaires possibles* (Courtés, 1991, 71). Précisons encore que ce *modèle constitutionnel* présente des flèches dont l'orientation n'est pas anodine, mais influencée par la description de la résurrection du Christ dans l'Evangile de Marc étudié par Courtés (1991, 158). Au-delà d'une classification taxinomique des termes, c'est donc un parcours syntaxique qui apparaît. Et la taxinomie semble en vertu des modèles développés incitée à se narrativiser. La grammaire narrative

avec ses actants, ses programmes cognitifs et pragmatiques semble déjà trouver sa place. Au niveau discursif, un "habillage figuratif" complétera les figures.

Destiné à rendre compte de l'articulation des valeurs au niveau fondamental ou du parcours narratif suivi par les actants, le carré sémiotique n'est pas le seul modèle utilisé par les sémioticiens. J. Courtés présente aussi le **4-Groupe de Klein** à la syntaxe moins contraignante, mais à la sémantique plus imprécise (Courtés, 1991, 137-160). Syntaxe moins contraignante, car le parcours n'est pas obligatoirement orienté comme celui du carré. Sémantique indéterminée, car le 4-Groupe de Klein, utilisé pour rendre compte de la combinaison de deux variables (de méta-termes), pose le problème de la nature de la relation qui les unit. J. Courtés évoque ainsi la relation asymétrique de la modalisation d'un énoncé de faire (l'existence d'une réaction dans les combinaisons non équivalentes du pouvoir-faire et du faire-pouvoir), celle symétrique des modalités véridictoires (le vrai analysable en être-paraître et paraître-être) et la relation d'implication qui semble apparaître dans un texte où bonne action et bon traitement sont associés.

En abandonnant le signe pour rendre compte de sa génération, Greimas semble donc avoir composé une sorte de fil d'Ariane sur lequel les éléments s'emboîtent et au sortir duquel le signe décomposé paraît difficile à reconstruire. La textualisation du niveau supérieur reste encore à construire.

### **Le plan de l'expression se passe difficilement du contenu**

Nous l'avions évoqué auparavant, les analyses du plan de l'expression sont tardives dans l'histoire de la sémiotique greimassienne. Le contenu, les textes écrits ont retenu l'attention des sémioticiens qui avaient appris à négliger la forme matérielle du texte, sa linéarité et sa décomposition en chapitres parfois indépendantes de la forme du contenu mise à jour. Il a fallu Lindekens pour que les caractères typographiques cessent d'être "transparents" et pour que le visuel entaché par Barthes gagne réellement son autonomie et ses lettres de noblesse.

Aux analyses des codes photographiques ont succédé les analyses de peintures abstraites, sorte d'exhibition du signifiant "pour lui-même". Thürlemann en traitant de P. Klee et Floch de W. Kandinsky semblent cependant avoir été motivés pour "reconstruire des signes ou plus exactement des relations entre signes". Les références aux autres oeuvres des peintres, les sorties hors de l'énoncé étroit des peintures leur ont permis de reconstituer une histoire du signe iconique au signe plastique. Les lignes et les couleurs étalées sur la toile devenaient motivées, donc **signifiantes**. L'étude première du plan de l'expression trouvait ainsi son habillage sémantique. Car, traiter du plan de l'expression semble n'avoir d'intérêt que si l'on arrive à lui associer un contenu<sup>1</sup> au niveau d'analyse considéré comme pertinent. C'est pourquoi certains sémioticiens n'hésitent pas parfois à recourir aux témoignages des peintres eux-mêmes sur leurs productions. La démarche est alors orientée, il faut partir du contenu pour aborder l'expression. Il faut savoir ce qu'il faut voir pour voir.

Pour traiter de la **forme du visible**, une méthodologie s'est petit à petit dessinée. Les difficultés inhérentes au découpage du plan de l'expression ont trouvé en partie des réponses. Dans les oeuvres étudiées, des unités ont été relevées, "identifiées", puis classées et parfois hiérarchisées, ainsi que Greimas en avait montré le chemin dans son analyse du système de la spatialité. Le classement général qui prévaut repose sur la distinction classique entre les catégories lumineuses, chromatiques et eidétiques auxquelles certains sémioticiens joignent la catégorie topologique. En fait, une certaine perméabilité semble exister entre certaines de ces catégories, perméabilité qu'il conviendrait d'approfondir. L'épreuve de commutation qui a parfois permis de différencier les unités du plan de l'expression a accordé au signifié un certain rôle, celui d'arbitre. Cette introduction du signifié apparaît à un autre niveau d'analyse, lors de la recherche des corrélations semi-symboliques.

Présentée par Greimas et Courtés (1979), la **relation semi-symbolique** relie les deux plans de l'expression et du contenu (c'est une sémiosis) non pas dans une correspondance d'unité à unité comme le ferait un système symbolique, mais dans une homologation de catégorie à catégorie. Floch

---

<sup>1</sup>Cf. in *Sémiotique - L'École de Paris* 1982, 199-206 « Les langages planaires » de J. M. Floch, où le sémioticien décrit le projet de la sémiotique visuelle en ces termes : *La sémiotique planaire doit mettre en place les codes d'expression des images et les catégories visuelles spécifiques, pour envisager leur rapport à la forme du contenu.*

et Thürlemann ont exploité à maintes reprises la rentabilité de ce modèle. Ainsi, Floch a montré lors d'une analyse de P. Klee entre autres l'homologation entre les catégories de l'expression : pointu vs arrondi et celles du contenu terrestre vs céleste (homologation qui signifie que les unités pointues sont associées au contenu terrestre et corrélativement les formes arrondies au céleste). J. Courtés (1991) met également en évidence les nombreuses corrélations semi-symboliques qui structurent le cortège funéraire (par ex. : les catégories graduelles du plan de l'expression : serré vs espacé, noir vs couleur, ... corrélées au contenu mort vs vie). Tout en proposant une exploitation de ce modèle (dans la sphère du contenu) entre les catégories thématique et figurative du plan du contenu, J. Courtés note le caractère arbitraire et nécessaire de telles homologations (Courtés, 1991, 27-30, 168, 198). Arbitraires, elles peuvent varier suivant les textes et les cultures; nécessaires, elles assurent la cohérence du discours<sup>1</sup>.

Notons enfin que la **syntaxe** n'est pas exclue des analyses du plan de l'expression. A côté des études de phénomène de coloration, celles de formes linéaires, de rythme linéaire semblent introduire une narrativisation de la substance (substance d'abord et parfois encore refusée, rappelons-le, dans la sémiotique greimassienne) et une aspectualisation des formes médiatisée par le regard (Renoue, 1996). L'expression rejoint ainsi le contenu en posant à nouveau comme principe d'analyse l'isomorphie symétrique des plans de l'expression et du contenu.

## V. Julia Kristeva : le signe aux prises avec le pulsionnel

Dotée d'une vaste culture linguistique, philosophique et psychanalytique, J. Kristeva propose une sémiotique originale, la sémanalyse, censée combler les manques de la sémiotique et de la linguistique nées de la thèse saussurienne. Menant une réflexion théorique et historique sur la théorie du signe dans la culture occidentale depuis son avènement chez les Stoïciens, elle dénonce la cécité partielle du regard structuraliste et affirme la nécessité d'élaborer une nouvelle *sémiotique* dite *analytique* pour pouvoir traiter du texte littéraire dans son entier, c'est-à-dire de sa nature subversive et de son sujet pulvérisé et travaillé par le texte. Dans cette élaboration d'une théorie du texte considéré comme productivité antérieure au signe, elle est rejointe entre autres par R. Barthes, dont elle souligne la pertinence du point de vue sur la pratique langagière *comme germination d'un sens infini et vide* (1971 : 1977, 24 s.), et par J. Derrida qui, proclamant la primauté du signifiant, développe les notions de *gramme* ou de *différance* comme origines de tout code sémiotique. Il ne s'agit néanmoins pas pour ceux-ci de nier complètement l'héritage saussurien, mais de le compléter, de l'enrichir ainsi que Saussure en aurait lui-même tracé la voie dans les *Anagrammes*.

### 1. Le signe et le domaine du symbolique

#### La loi du signe

C'est à un examen **critique du signe saussurien** que J. Kristeva invite son lecteur à multiples reprises en évoquant ses origines, l'idéologie qu'il véhicule et les conséquences théoriques qu'il impose à la science qui l'assume.

---

<sup>1</sup>A cette relation semi-symbolique qui relie au bout de l'analyse les signifiants aux signifiés, il semble possible d'opposer la démarche de J. Lacan qui, par contraste, nous offre une image presque inversée de la nature du signifié et du signifiant. "Analysant" le sujet comme *sujet tissé par la trame du langage*, le psychanalyste semble en effet confronté à la recherche du signifié. Pour lui pas de corrélation semi-symbolique envisageable, le signifié glisse sous le ou plutôt sous les signifiants. *Dans la chaîne des signifiants, le sens 'insiste' (...), mais aucun des signifiants ne consiste dans la signification dont il est capable à un moment donné.* Lacan en vient donc à épaissir le trait entre le signifiant et le signifié que symboliquement il renverse au bas de l'équation saussurienne : Sa/sé. Premiers, les signifiants de Lacan semblent évoluer séparément du signifié; ils fonctionnent en réseau et renvoient sous leur superposition au premier signifiant, le phallus comme "signifiant fondamental de l'inconscient". Flottant, insaisissable, le signifié est mystérieux; pris dans un réseau sans cohérence, il doit sa relative cohérence au réseau des signifiants qui le prennent en charge. C'est donc la primauté du signifiant qui apparaît, primauté car c'est le signifiant qui commande le signifié. Il faut néanmoins préciser notre propos, le signifiant et le signifié de Lacan ne sont pas ceux de Saussure. D'après J. B. Fages, Lacan aurait homologué et condensé les oppositions saussuriennes, faisant du signifiant (associé à la langue, la synchronie et au paradigme) l'élément stable et du signifié (associé à la parole, à la diachronie et au syntagme) l'élément fluent. Ajoutons par ailleurs que la spécificité de l'enquête (ou cure) psychanalytique à la recherche du latent rend certainement compte des divergences fondamentales entre les définitions sémiotiques et celles de Lacan. Pour lui, le sens n'est pas premièrement de nature institutionnelle; il faut trouver la signification, celle qui est vraie donc digne d'attention, derrière ou sous le discours de l'institution (Fages, 1971, 20-28 et 56-61).

Se référant au *CLG* et aux *Sources manuscrites du CLG* rassemblées par R. Godel (1956), elle retient nombre d'aspects du signe. Son caractère arbitraire et son exclusion du référent en font une *entité sans dehors*, une entité formelle permettant ou justifiant l'axiomatisation du discours (1969, 20). Pierre angulaire de la construction linguistique, c'est sur lui que repose l'intégralité de la langue, une langue considérée comme un *objet concret*, c'est-à-dire *présent à la conscience des sujets*, et comme un *objet intégral*, c'est-à-dire *contraignant, sans choix, imposant un système tout en y permettant des variations, légiférant, vérifiant, classant* (1971 : 1977, 297 s.). Le signe apparaît donc du côté de la loi, donné et non construit (son mode de production importe peu), il est un *produit du contrat social*, un *représentant de sa loi*. Le signe est celui *du sage stoïcien*, nous dit Kristeva; il est aussi celui qui génère la lecture structurale et systémique des philologues à la recherche de la bonne version du texte et du sens unique dont il serait dépositaire. Il apparaît ainsi du côté de **la maîtrise**, du sens, de la censure et de la loi du père, précise-t-elle avec des accents plus psychanalytiques (1975 : 1977, 164 s.).

Objet du rhétoriqueur, il est également **sans invention**, dénué de créativité. Produit, il ne produit pas, mais se re-produit, et oriente la pratique littéraire sur laquelle il impose sa marque. Ainsi étudiant une oeuvre romanesque, peut-être la première écrite en prose française, *Jehan de Saintré* d'Antoine de la Sale (1456), Kristeva conclut : *la structure romanesque (la structure du signe) ne PRODUIT pas de 'nouveau', mais se re-produit en se transformant dans l'écart de ce qu'on a appelé l'arbitraire du signe (l'espacement entre le signifiant et le signifié). La transformation est la manifestation de cette non-disjonction qui règle le rapport du signifiant et du signifié dans le modèle du signe et du discours qui en partage l'idéologème* (1964, 440). La clôture du signe *sans dehors* évoquée auparavant semble également provoquer la clôture du texte romanesque. Contraint par la *finitude structurale* dont il épouse la forme, le texte romanesque, en jouant des effets de surprises, ne peut que donner l'illusion de l'ouverture, de l'impossibilité de se terminer, d'avoir une *fin ARBITRAIRE*.

Comme la forme littéraire qui en épouse les contraintes, **la linguistique du signe** est présentée par J. Kristeva comme statique, fixiste. Les générativistes et les structuralistes, L. Hjelmslev en particulier, n'échappent pas à la critique. Les concepts hjelmsléviens de contenu et d'expression décriraient *le signe pour le fixer*, seraient *extensifs à son domaine*, mais n'en perceraient *pas l'opacité* (1969, 24-25).<sup>1</sup> *La politique linguistique se mesurerait à l'enfermement structural ou systématique du langage dans la mathesis* (1973 : 1977, 13). La mesure, le systématique, une logique de catégorie plus que de l'acte d'entendement guideraient les structuralistes (depuis la Renaissance) et les linguistiques oublieux des lapsus, des ratés qui indiqueraient la part d'hétérogénéité du langage. Nous trouvons des critiques équivalentes chez R. Barthes qui évoque la *fermeture du signe* et chez J. Derrida qui traite de la structure comme *motif statique, synchronique, taxinomique et anhistorique* (Barthes, 1973, 371 et Derrida, 1972, 39).

Concept historique, le signe marque, d'après R. Barthes, la civilisation occidentale, celle de la clôture, de la fermeture qui arrête le sens et pose une vérité. Pour J. Kristeva, l'*idéologème*<sup>2</sup> du signe est semblable à celui du symbole qui l'a précédé dans l'histoire. Posant une irréductibilité des termes (signifié au référent, signifié au signifiant), le signe serait dualiste, hiérarchique et hiérarchisant. Mais, il renverrait à des entités plus concrétisées que le symbole, à des universaux réifiés, et il mènerait à la civilisation de l'objectivité par la mise en valeur de "l'immédiatement perceptible". Ces définitions du signe comme participant d'un système "carcéral" ont évidemment incité leurs auteurs à ouvrir le signe et à proposer une nouvelle méthode d'approche et d'analyse des textes.

---

<sup>1</sup>En note, J. Kristeva montre une certaine agressivité envers le formalisme hjelmslévien qu'elle présente comme contradictoire et chargé d'idéologies. Citons seulement quelques lignes de la diatribe en question : *La théorie de Hjelmslev est finaliste et systématisante, elle retrouve dans la "transcendance" ce qu'elle s'est donné comme "immanence", et dessine ainsi les confins d'une totalité close, cernée par une description aprioriste du langage, en coupant la voie à la connaissance objective des systèmes signifiants irréductibles au langage comme "système biplan". On peut douter que le concept de connotation puisse provoquer l'ouverture d'un système ainsi fermé.*

<sup>2</sup>In *Σημειωτική* 1969 « Le texte clos » 1966-1967 p.53, l'idéologème est défini comme une *fonction intertextuelle ... "matérialisée" aux différents niveaux de la structure de chaque texte, et qui s'étend tout au long de son trajet en lui donnant ses coordonnées historiques et sociales.*

## Des critiques linguistiques du signe

Des critiques du signe saussurien, beaucoup ont déjà été implicitement formulées par les caractères qui lui ont été donnés. Car ne nous méprenons pas, le discours de Kristeva et de Barthes repose sur une axiologie sous-jacente ainsi qu'en rendent compte leurs références à une civilisation du signe placée "sous le signe" de la répression, de la violence.

Les critiques ne manquent donc pas, même de la part des autres linguistes dont J. Kristeva reprend en partie les doléances; la plus importante au regard des chercheurs est peut-être son caractère **réductionniste**. Ainsi, outre le problème du rapport au réel que pose l'exclusion du référent, J. Kristeva note la réduction du réseau phonique complexe (en discours) en une chaîne linéaire dans laquelle serait isolé le mot (1981, 20-23). Si l'unité minimale n'est pas le mot, ainsi que l'ont montré les morphèmes de Martinet (et ainsi que Saussure semble l'avoir évoqué), le problème le plus important semble celui de sa signification; comment rendre compte de la signification d'un mot qui ne sera complète qu'en considérant la phrase entière, le discours, l'énonciation du sujet parlant ? En tant qu'unité de la langue, le signe se construit sous la *dominance du concept comme interprétant matriciel des éléments langagiers*. Il n'y a donc pas de langage en dehors du concept puisque le concept en tant que signifié bâtit la structure même du signe. Or, cette primauté du signifié, un signifié transcendantal héritier du symbole cosmologique, aboutit à une *vision normative du fonctionnement signifiant*, celle du sujet cartésien. Que faire en effet du rêve, de la poésie, de l'inconscient qui mettent à mal l'intégrité du signe, faut-il les écarter comme n'étant pas des langages ? Par ailleurs, le signifié repose sur une confusion entre langage et pensée conceptuelle, confusion rejetée par certains linguistes, parmi lesquels Pottier et E Sapir qui considère même le langage comme étant une fonction "extra-rationnelle".

La réduction concerne également le signifiant. Les sons de la langue ne sont pas uniquement des phonèmes. Peut-on considérer comme marginales les "unités non discrètes" que sont l'intonation et le rythme, rythme qui nous le savons gouverne la production poétique ? Les jeux phoniques doivent également être pris en compte. Faisant sienne la critique de J. Derrida, J. Kristeva remet également en question la relation posée par le concept signe entre la voix et la pensée, relation qui va jusqu'à effacer la signification au bénéfice du signifié. D'après le philosophe, cette réduction du signifiant, considéré comme transparent et comme essentiellement phonique, doit être corrigée par l'exploitation même des principes saussuriens, à savoir la définition formelle et différentielle de la langue et l'indifférence de la substance. Considérant l'écriture, Derrida note sa relative indépendance au système phonique, il n'y a pas d'écriture purement phonique; l'écriture apparaît comme un jeu de traces (ou *grammes*) purement différentiel qui échappe au signe et à son signifié. Le *gramme* apparaîtrait alors le concept le plus général de la sémiotique. Ce jeu de différences, cette productivité originaire et a-structurale, appelé la *différance*, serait à la base de tout code sémiotique et marquerait en quelque sorte la **primauté du signifiant** sur le signifié.

Le texte excède donc les unités linguistiques reconnues. Il n'est pas réductible au signe, ni même au système qui apparaît peu propice aux analyses syntaxiques. Il faut donc rejeter la matrice du signe, *débloquer l'enclos du signe et du système*, ainsi que l'énonce R. Barthes, et refusant la dualité du signe, *élaborer un langage critique moniste et non dualiste, contre deux mille ans de pensée dualiste et spiritualiste*.

## Le signe disloqué

A en croire R. Barthes (1973), la *crise du signe* aurait été préparée par les linguistes eux-mêmes. L'apogée structuraliste de la domination conceptuelle du signe (vers 1960) aurait ainsi fait naître au sein de l'école même des critiques du signe, en particulier de la *subversion de l'appareil de signification* qu'un tel modèle proposait, et elle aurait indiqué la nécessité d'élaborer une nouvelle théorie sur le texte. S'inspirant des logiciens, les linguistes auraient substitué au critère de vérité celui de validité et ils auraient été amenés, à travers la pratique de la formalisation, à travailler le signifiant, à considérer son autonomie et l'ampleur de son déploiement. L'annexion par l'Ecole de Prague de la poésie au sein de la linguistique aurait également incité les sémiologues à sortir du domaine de la linguistique pour considérer des unités textuelles supérieures à la phrase. Les conditions étaient alors

remplies pour qu'au travail encore cloisonné et positiviste de la sémiotique littéraire s'oppose la théorie du texte proposée par J. Kristeva et lui-même, c'est-à-dire *un nouveau champ de référence, essentiellement défini par l'intercommunication de deux épistémés différentes : le matérialisme dialectique et la psychanalyse.*

Pour Kristeva, il semble que le ver était déjà dans la pomme. Dualiste, le signe saussurien présente une scission entre signifiant et signifié *incombable*. Saussure aurait ainsi indiqué la voie en tentant de scruter la relation entre les deux composants du signe et la valeur qui s'y condense, une valeur *sanctionnée par la "force sociale"* et formée par le système. Le trait qui sépare le signifiant et le signifié, loin de rester intact, serait ainsi *soumis à une économie que consacrerait le terme de valeur*. Le schéma saussurien complété par une flèche ascendante :  $\uparrow^{\text{concept}}/\text{image acoustique}$  dans les notes manuscrites du *CLG* relevées par Godel semble indiquer une orientation, *un mouvement de production du sens - de la valeur - qui part du signifiant pour retrouver le signifié*. Saussure lui-même aurait exploité en partie les conséquences qu'imposerait cette flèche qui traverse le trait  $\uparrow^{\text{Sé}}/\text{Sa}$  en traitant de l'ellipse - un surplus de valeur - et en composant les *Anagrammes*. Dans ces 150 livres sur le vers saturnien, Virgile, Homère, la métrique védique, ... le linguiste genevois cherche des mots sous les autres mots, part à la recherche de noms, Apollon, imperator, ... inscrits dans ou sur les vers. *Alors le signifiant produit une valeur surajoutée au signifié linéaire explicite, de sorte que le vers excède la ligne*. Alors commence une multiplication des flèches; à une image acoustique correspond plusieurs concepts, et la *"langue" cernée par le signe apparaît être un "compromis" sur le fond d'un réseau générateur*. **La scission du signe saussurien** ouvre donc sur le jeu "infini" des signifiants et des signifiés, sur une dissémination dont Saussure n'aurait pas mesuré l'importance (1971 : 1977, 302-303).

Le signe pris dans les réseaux anagrammatiques (ou *paragrammatiques*) semble alors être doté d'**un dynamisme générateur** interne, la distinction signifié-signifiant est révolue, c'est-à-dire effacée ou niée comme le montrerait le discours poétique (1974, 187). Des *Anagrammes*, Kristeva retiendra trois thèses majeures qui bouleversent la fermeture systémique antérieure, à savoir : a. *le langage poétique est la seule infinité de code*, b. *le texte littéraire est un double : écriture-lecture*, c. *le texte littéraire est un réseau de connexions* (1966 : 1969, 113-114). Une partie des thèmes développés dans la sémanalyse sont là, l'infinitude signifiante du texte, la productivité duelle, le jeu des signifiants et des effets de sens, thèmes auxquels nous pouvons ajouter le désir qu'a J. Kristeva de rendre compte de l'hétérogène du discours poétique, de ce qui échappe au sens et à la signification. Des sujets qui se prêtent à une réflexion parfois fortement influencée par la psychanalyse freudienne et lacanienne.

## 2. La sémiotique analytique ou sémanalyse

### La signifiante

Pour J. Kristeva comme pour R. Barthes, il s'agit donc de traiter des pratiques signifiantes sans rester bloqué au niveau du signe, mais au contraire de *le décomposer et d'ouvrir dans son dedans un nouveau dehors, un nouvel espace de 'sites' retournables et combinatoires, l'espace de la signifiante* (1969, 218). Ainsi, leur intention n'est pas de nier le signe, mais de le traverser et de le considérer comme *élément spéculaire*, de décrire son engendrement, le procès de **la signifiante**. Le concept de signifiante, utilisé également par Benveniste et par Lacan, permet à la "sémioticienne" de mettre l'accent sur le procès en cours. Elle désigne *par 'signifiante' ce 'travail' de différenciation, stratification et confrontation qui se pratique dans la langue, et dépose sur la ligne du sujet parlant une chaîne communicative et grammaticalement structurée. La 'sémanalyse' qui étudiera dans le 'texte' la signifiante et ses types, aura donc à traverser le signifiant avec le sujet et le signe, de même que l'organisation grammaticale du discours, pour atteindre cette zone où s'assemblent les 'germes' de ce qui 'signifiera' dans la présence de la langue* (1969, 11). Psychanalyse freudienne et post-freudienne seront alors convoquées pour traiter de ce procès de signifiante qu'elle définit également comme *un flux hétérogène de pulsions, de rapports transsubjectifs et transsociaux sous-tendant et modifiant les formes proprement verbales* (1972', 886).

Décrire l'engendrement du sens comme une espèce d'origine ou de modèle signifiant pulsionnel antérieur au signe et producteur du signe, voilà nous semble-t-il le programme que s'est fixé Kristeva. Et la tâche est ardue, puisqu'il s'agit en traitant de signifiante, de procès signifiant, *de traverser le mot et la phrase, le signe et la structure* pour rendre compte de *l'infinité signifiante (en unités graphiques et phoniques) du signifiant-se-produisant* (1969, 232-233). **Infinité signifiante**, car pour Kristeva le texte n'est pas fini et posé une fois pour toutes; la langue est en puissance, potentiellement ouverte à une multitude de combinaisons linguistiques grâce aux *ressources illimitées du signifiant*. 'Unité phonique ou graphique', l'ensemble signifiant minimal substitué au signe ouvre sur le jeu infini de la signifiante des textes et des cultures. *Au lieu de se constituer sur le signe en renvoyant au référent ou au signifié, le texte joue sur la fonction numérique du signifiant*. La feuille saussurienne dont les deux faces étaient le signifiant et le signifié devient volume, nous dit Kristeva, volume dans lequel *le signifiant est un signifié et réciproquement, sans arrêt*. R. Barthes, évoquant les jeux de mots, les jeux avec le signifiant et le sens, affirme : *le signifiant appartient à tout le monde, c'est le texte qui, en vérité, travaille inlassablement, non l'artiste ou le consommateur*.

Le texte est ainsi **productivité**, c'est une scène en travaux où se font et défont les connexions sous l'action (ou l'oeil, d'après Barthes) de l'auteur ou du lecteur. Le texte est dynamique et dynamisé.

### **Symbolique et sémiotique : le génotexte et le phénotexte**

Le Texte de Kristeva apparaît donc complexe. Dynamisé en tant que *productivité*, il est également le terrain de jeu de deux espaces, celui de la structure et du signe et celui de la traversée du signe et de la transgression du système. Pour évoquer *ces deux modalités de signifiante*, la sémioticienne utilise les termes de symbolique et de sémiotique qu'elle définit ainsi : *J'appellerai la première : le 'symbolique'. Elle comprend ce qui, dans le langage, est de l'ordre du signe, c'est-à-dire et en même temps de la nomination, de la syntaxe, de la signification et de la dénotation d'un "objet" d'abord, ou d'une "vérité" scientifique ensuite* (1973 : 1977, 14). Nous retrouvons ici la description habituelle de la langue donnée par les linguistes, celle aussi de Kristeva quand elle évoquait le caractère contraignant de la langue de Saussure, la langue du sujet cartésien et du rhétoricien qui reproduit les signes, qui suit la loi (du père).

Elle poursuit : *J'appellerai la seconde : le 'sémiotique'. Elle est chronologiquement antérieure et synchroniquement transversale au signe, à la syntaxe, à la dénotation et à la signification. Faite de frayages et de leurs marques, c'est une articulation provisoire, un rythme non expressif. ... Le sémiotique est une distinctivité, une articulation non expressive : ni substance amorphe ni numérotation signifiante. Si on peut l'imaginer dans le cri, les vocalises ou les gestes de l'enfant, le sémiotique fonctionne en fait dans le discours de l'adulte comme rythme, prosodie, jeu de mots, non-sens du sens, rire. On peut chiffrer le sémiotique : le sonographe nous met en fréquence le moindre cri. Mais on ne peut pas en mesurer le sens - le sémiotique n'a pas d'unités discrètes signifiables, localisables*. Cette seconde modalité de la signifiante est celle que nous avons entrevue auparavant, celle de la pulsion et du rythme, celle d'un sujet disséminé, en procès. C'est un état pré-signifiant, celui que l'on peut guetter dans les premiers âges de l'enfant, avant que la loi du verbe n'y mette bon ordre (1975 : 1977, 158-161).

Le procès signifiant naîtrait donc de la rencontre, de la confrontation dialectique de **ces deux modes**. Thétique, le symbolique poserait ses limites, les limites de l'"être" et du sens que le sémiotique déplacerait, heurterait et renouvellerait. S'inspirant des thèses lacaniennes, Kristeva traite de la composante symbolique du discours du sujet comme irruption du discours d'un autre que le sujet a pris l'habitude de considérer comme sien, discours dont le sens serait déplacé, *dérégulé par un rythme sémiotique suscité par l'autre*. Ces références au discours de l'autre perdent leur accent psychanalytique pour se rapprocher du dialogisme bakhtinien, lorsque Kristeva traite de **l'intertextualité** apparente et génératrice du texte. Un texte ouvre sur tous les autres, absorbe les autres et les transforme. La nature intrinsèquement dialogique du texte l'élargit à l'envi en l'ouvrant sur le monde historique et son idéologie.

Traitant du texte, Kristeva propose une autre distinction qui recoupe pour partie celle entre le symbolique et le sémiotique tout en apportant un certain éclairage sur la définition de texte comme

**engendrement**, à savoir le couple *génotexte* et *phénotexte*. Décrit comme un "*phénomène linguistique*" (1969, 219), le *phénotexte* est l'aspect linguistique et structuré du texte concret. Relevant du signe et du système, c'est lui qu'on analyse avec efficacité la linguistique anhistorique et impersonnelle (c'est-à-dire sans sujet). Le *génotexte* pose, pour sa part, les questions relatives au sujet d'énonciation, c'est un *état (théoriquement reconstruit) du fonctionnement du langage poétique où se joue ... une signifiante : l'engendrement infini syntaxique et/ou sémantique de ce qui se présentera comme phénotexte (tel écrit de Mallarmé par exemple), engendrement irréductible à la structure engendrée, productivité sans produit* (1972'', 216). Didactique, cette distinction génotexte et phénotexte n'en repose pas moins sur une démarche structurée, puisqu'elle *pose le principe de la structuration dans la matière même du structuré* (1969, 224).

### **Le texte littéraire comme écart**

Produit du double mouvement dialectique du symbolique et du sémiotique, le texte littéraire apparaît fondamentalement **subversif** dans les écrits de Kristeva.

Ses références à "l'avant-garde " littéraire, Mallarmé, Lautréamont, Joyce, Kafka, Artaud, Céline, ... semblent guidées par le souci de montrer ce caractère subversif des textes, subversifs par rapport à la société dont les idéaux sont bafoués, mais aussi par rapport au code de la langue. *Une subversion qui est une 'pratique' et non une dérive, parce qu'elle 'formule' non pas un nouveau langage (au sens symbolique, théorique), mais un réseau symbolique qui est immédiatement le support d'un rythme sémiotique où se déchiffre d'une part le corps infinitisé (sujet et objet à la fois), d'autre part et en même temps des codes naturels, idéologiques, politiques multiples (cf. Finnegans Wake)* (1973 : 1977, 13).

Transformateurs, les textes littéraires, poétiques en particulier, jouent avec l'intertextualité. Ils renvoient à d'autres textes pour leur donner une nouvelle façon d'être, une nouvelle signification. "Agressifs", ils bouleversent le système de la langue, suspendent et déconnectent les signes. Le texte doit donc être *défini non pas quant à son "signifié" ni à son "signifiant" (ou pas seulement) - Artaud dirait son esprit -, mais quant à la disposition du rejet en lui, à l'oralisation du rejet - Artaud dirait : "au déplacement d'air que son énonciation provoque"* (1973 : 1977, 97). La rupture est dialogique, le discours monologique (scientifique, théorique) est présenté pour être transgressé. Ainsi, le phonème discret du symbolique est-il *pris dans les répétitions rythmiques, intonationnelles, et ayant par là tendance à s'autonomiser du sens pour se maintenir dans une modalité sémiotique à proximité du corps pulsionnel* (1975 : 1977, 162). Le rythme fait sa place. La syntaxe est brisée. La contradiction, le flou et l'errance sont les marques de cette "remontée" du sémiotique, du **pulsionnel**. Le langage dans sa fonction symbolique naît du *refoulement du pulsionnel*. Le sémiotique indiquerait au contraire la réactivation de la pulsion.

Pour traiter de ces fonctions du texte, il ne s'agit donc pas de rejeter la sémiotique structuraliste, le symbolique en légitime l'approche, mais il faut l'enrichir, la compléter par d'autres types de sémiotiques. Evoquant les différents genres de productions sémiotiques de la société, Kristeva distingue ainsi non pas deux, mais trois étapes graduelles (1966 : 1969, 135-136). Systématique et monologique, une première pratique sémiotique serait fondée sur le système et le signe, donc *sur le sens comme élément prédéterminant et présupposé*. Ici apparaîtraient le discours scientifique, représentatif et une bonne partie de la littéraire. Son *sujet s'identifierait avec la loi*. Autre pratique, la sémiotique *transformative* verrait le signe comme *élément de base s'estomper* : "*les signes*" se dégagent de leurs *denotata* et s'orientent vers l'autre (le destinataire) qu'ils modifient. Les discours révolutionnaires, psychanalytiques, magiques relèveraient de ce type. Enfin, avec la pratique de l'écriture dite *dialogique ou paragrammatique* s'opéreraient la suspension du signe et la *contestation écrite du code, de la loi et de soi-même, une voie (une trajectoire complète) zéro (qui se nie)* dont Lautréamont, Dante et Sade fourniraient des exemples dans la tradition européenne.

## Pistes pédagogiques

1. Suivant la démarche présentée par le R. Barthes sémiologue curieux de connotation et d'analyse, illustrez à l'aide d'exemples empruntés à la vie sociale sa méthode de sur-composition et de décomposition du signe.
2. Discutez de la pertinence des propos tenus par G. Mounin au sujet de R. Barthes qui, aux dires de celui-là, aurait *manqué la grande psychanalyse sociologique à laquelle il n'aurait fait qu'attirer l'attention en très brillant précurseur* (in « Sémiologie de R. Barthes » 1970). Vous n'oublierez pas d'évoquer dans votre discussion la mobilité de la pensée barthésienne à travers le temps (cf. les parties I et VI).
3. Comparez les approches sémiologiques de R. Barthes et de G. Mounin, l'expansion et la définition du signe qu'ils proposent ainsi que les différentes taxinomies qui en résultent.
4. Commentez au regard de la définition de l'arbitraire du signe saussurien la proposition d'E. Benveniste suivant laquelle *l'esprit ne contient pas de formes vides, ni de concepts innommés* (in « Nature du signe linguistique » 1939 : 1993).
5. Illustrez la distinction faite par E. Benveniste entre les deux modalités de sens du système linguistique, sa portée théorique et méthodologique dans le domaine des études linguistiques.
6. Comparez les relations du linguistique et du sémiotique telles qu'elles sont définies chez R. Barthes et chez E. Benveniste.
7. Commentez les différents aspects de la proposition suivante d'A. Martinet : *Apprendre à parler, c'est apprendre à faire les choix habituels dans la communauté linguistique où l'on vit* (in *Langue et fonction* 1962).
8. Illustrez à l'aide d'exemples personnels la double articulation d'A. Martinet, les composantes linguistiques intégrées, limitrophes et écartées par cette définition taxinomique de la langue.
9. En référence aux analyses sémantiques variables menées par B. Pottier - des analyses sémiques faisant la part belle au discontinu à celles plus en continu des axes sémantiques -, discutez la critique formulée par A. Martinet à l'égard d'une analyse phonologique du signifié (in *Langue et fonction* 1962).
10. Comparez les analyses sémiques de B. Pottier et d'A.J. Greimas, les approches variables du signe et de la clôture linguistiques qu'elles présupposent.
11. Comparez les constructions théoriques de la génération de la signification présentées par B. Pottier et A.J. Greimas, les assiettes théoriques et scientifiques sur lesquelles elles s'appuient.
12. Au regard des différents travaux analytiques sur le signe présentés dans ce chapitre, commentez les propos d'A.J. Greimas suivant lesquels : *il faudrait se débarrasser du signe, principal obstacle à tout progrès théorique* (in « Entretien avec A.J. Greimas sur les structures élémentaires de la signification » 1976). Vous n'oublierez pas d'évoquer en fin d'analyse l'intérêt méthodologique du passage des concepts saussuriens de signifié et de signifiant à ceux hjelmsléviens de plans de l'expression et du contenu dans la sémiotique greimassienne.
13. Illustrez la complexité des relations entre signifié et signifiant dans le signe de J. Kristeva.

14. Comparez les modalités de déconstruction et de dissolution du signe présentées par A.J. Greimas et J. Kristeva, la sémiotique de l'un et le sémiotique de l'autre.
15. Les critiques positives ou négatives adressées au signe, peuvent-elles trouver leur raison d'être dans les définitions substantielles ou relationnelles adoptées d'emblée par les linguistes et les sémiologues ?

## BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, Roland, 1953, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil
- BARTHES, Roland, 1967, *Système de la mode*, Paris, Seuil
- BARTHES, Roland, 1970', *S/Z*, Paris, Seuil
- BARTHES, Roland, 1970'', *L'empire des signes*, Paris, Skira
- BARTHES, Roland, 1973, « Texte (Théorie du) » in *Encyclopedia Universalis*, p.370-374, Paris
- BARTHES, Roland, 1982, *L'obvie et l'obtus*, Essais critiques III, Paris, Seuil
- BARTHES, Roland, 1985, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil (1991)
- BAUDRILLARD, Jean, 1968, *Le système des objets*, Paris, Gallimard
- BENVENISTE, Emile, 1966 et 1974, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard (1993 et 1994)
- CALVET, Louis-Jean, 1973, *Roland Barthes*, Paris, Petite bibliothèque Payot
- CALVET, Louis-Jean, 1975, *Pour et contre Saussure*, Paris, Petite bibliothèque Payot
- COURTES, Joseph, 1976, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette
- COURTES, Joseph, 1989, *Sémantique de l'énoncé : applications pratiques*, Paris, Hachette
- COURTES, Joseph., 1991, *Analyse sémiotique du discours*, Paris, Hachette
- COURTES, Joseph, 1995, *Du lisible au visible*, Bruxelles, De Boeck Université
- DERRIDA, Jacques, 1967, *De la grammatologie*, Paris, Editions de Minuit
- DERRIDA, Jacques, 1972, *Positions*, p.27-50 entretien avec J. Kristeva, Paris, Ed. de Minuit
- FAGES, J.B., 1971, *Comprendre Lacan*, Toulouse, Privat
- FLOCH, Jean-Marie, 1985, *Petites mythologies de l'oeil et de l'esprit*, Paris, Hadés-Benjamin
- FONTANILLE, Jacques, 1987, *Le savoir partagé*, Paris Hadés-Benjamin
- FONTANILLE, Jacques, 1989, *Les espaces subjectifs*, Paris, Hachette
- FONTANILLE, Jacques éd., 1991, *Le discours aspectualisé*, Limoges, PULIM
- FONTANILLE, Jacques éd., 1993, *Le devenir*, Limoges, PULIM
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Cl., 1998, *Tension et signification*, Hayen, Mardaga
- GENETTE, Gérard, 1966, « L'envers des signes » in *Figures I* p.185-204, Paris, Seuil
- GREIMAS, Algirdas-Julien, 1956, « L'actualité du saussurisme » in *Le français moderne n°3*
- GREIMAS, Algirdas-Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse
- GREIMAS, Algirdas-Julien, 1968, « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » in *Langages* n°10, p.3-35
- GREIMAS, Algirdas-Julien, 1970, *Du sens*, Paris, Seuil
- GREIMAS, Algirdas-Julien, 1976, « Entretien avec A.J. Greimas sur les structures élémentaires de la signification » in *Les structures élémentaires de la signification*, p.18-26, F. NEF éd., Bruxelles, Complexe
- GREIMAS, Algirdas-Julien, COURTES, Joseph, 1979 et 1986, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 2 Tomes, Paris, Hachette
- GREIMAS, Algirdas-Julien, 1983, *Du sens II*, Paris, Seuil
- GREIMAS, Algirdas-Julien, FONTANILLE, Jacques, 1991, *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil
- HAMMAD, Manar, 1987, « L'architecture du thé », *Actes Sémiotiques-Bulletin IX*, 84-85
- HJELMSLEV, Louis, 1943, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit (1970)
- KRISTEVA, Julia, 1964, « Narration et transformation » in *Sémiotica I-4* p.422-448
- KRISTEVA, Julia, 1969, *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil

- KRISTEVA, Julia, 1972', « Sémiologie » in *Encyclopédie Universalis*, p.883-89, Paris
- KRISTEVA, Julia, 1972'', *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse
- KRISTEVA, Julia, 1977, *Polylogue*, Paris, Seuil
- KRISTEVA, Julia, 1981, *Le langage, cet inconnu*, Paris, Seuil
- LINDEKENS, René, 1976, *Essai de sémiotique visuelle*, Paris, Klincksieck
- MARTINET, André, 1960, *Eléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin (édition remaniée 1980)
- MARTINET, André, 1962, *Langue et fonction*, Paris, Denoël Médiations (1969)
- MARTINET, André, 1975, *Evolution des langues et reconstruction*, Paris, PUF
- MARTINET, André, 1985, *Syntaxe générale*, Paris, A. Colin
- MESCHONNIC, Henri, 1973, *Pour la poésie 1*, Paris, Gallimard
- MERLEAU-PONTY, Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard
- METZ, Christian, 1968, *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Klincksieck
- MOUNIN, Georges, 1968', *Clefs pour la linguistique*, Paris, Seghers (3è édition 1986)
- MOUNIN, Georges, 1968'', *Ferdinand de Saussure ou le structuralisme sans le savoir*, Paris, Seghers
- MOUNIN, Georges, 1970, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Editions de Minuit
- MOUNIN, Georges, 1972, *Clefs pour la sémantique*, Paris, Seghers
- PORCHER, Louis, 1976, *Introduction à une sémiotique des images*, Paris, M. Didier
- POTTIER, Bernard, 1974, *Linguistique générale. Théorie et pratique*, Paris, Klincksieck
- POTTIER, Bernard éd., 1976, *Sémantique et logique*, Paris, P. Delarge
- POTTIER, Bernard, 1987, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette
- POTTIER, Bernard, 1992, *Sémantique générale*, Paris, PUF
- RASTIER, François, 1989, *Sens et textualité*, Paris, Hachette
- RENOUE, Marie, 1996, « Analyse sémiotique de la perception d'un objet du monde naturel », *Nouveaux Actes Sémiotiques* n°48, Limoges, PULIM
- RENOUE, Marie, 1997, « Une description de la réception d'oeuvres d'art : l'exemple des sculptures de crin de P. Bloch » in *Visio Frontières, tensions et signification/Transgressions*, 3-3, p.141-153
- RICOEUR, Paul, 1973, « Signe et sens » in *Encyclopédie Universalis*, p.881-85, Paris
- SAUSSURE, Ferdinand de, 1916, *Cours de linguistique générale*, texte établi par Ch. Bally et Alb. Sechehaye, édition préparée et annotée par T. de Mauro, Paris, Payot (1986)
- Sémiotique - L'Ecole de Paris*, ouvrage collectif, 1982, Paris, Classiques Hachette
- THURLEMANN, Félix, 1982, *Paul Klee. Analyse sémiotique de trois tableaux*, Lausanne, L'Age d'Homme
- TROUBETZKOY, N.S., 1949, *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck (1976)
- ZILBERBERG, Claude, 1981, *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, Benjamins
- ZILBERBERG, Claude, 1988, *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF